



PÉTILLON/ALBIN MICHEL

## Bande dessinée

A l'occasion du Festival d'Angoulême, l'actualité du « Neuvième Art », le phénomène des mangas et une sélection d'albums. Dossier. Pages 6 et 7

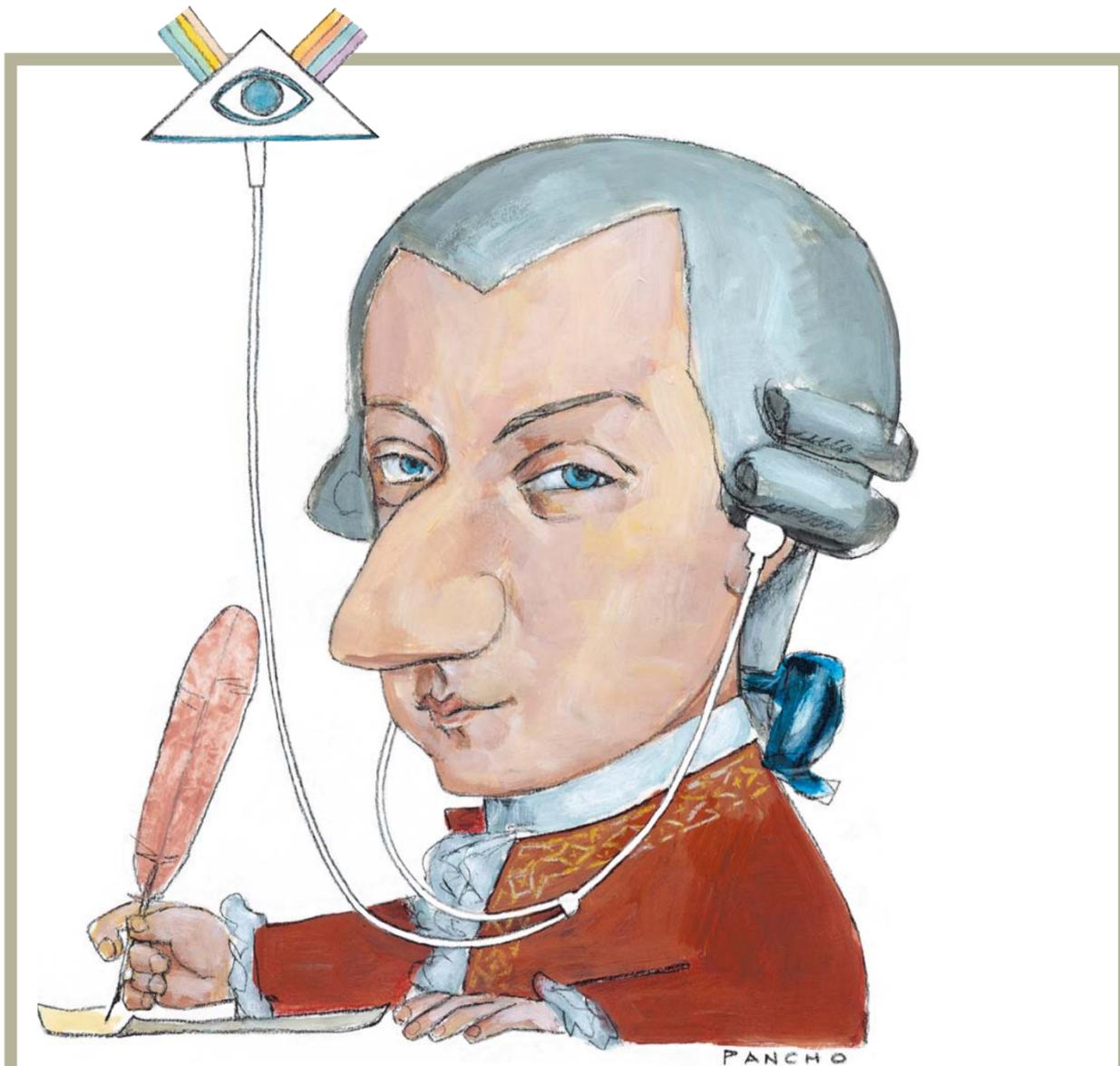
## Ruth Rendell

Alors que paraît en France « Rottweiler », son dernier roman, la grande dame du suspense anglais nous a reçu chez elle, à Londres. Rencontre. Page 12

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 27 janvier 2006



## Jonathan Coe

« Le Cercle fermé », une chronique désenchantée des années Blair. Rencontre avec l'auteur ; et un point de vue « musclé » du jeune romancier anglais Adam Thirlwell. Littératures. Page 3.

## Littératures

« Entre les murs », un excellent François Bégaudeau. Et les romans de Carmen Laforet, Alona Kimhi, Percival Everett, Jérôme d'Astier, Gil Jouanard... Pages 3 à 5

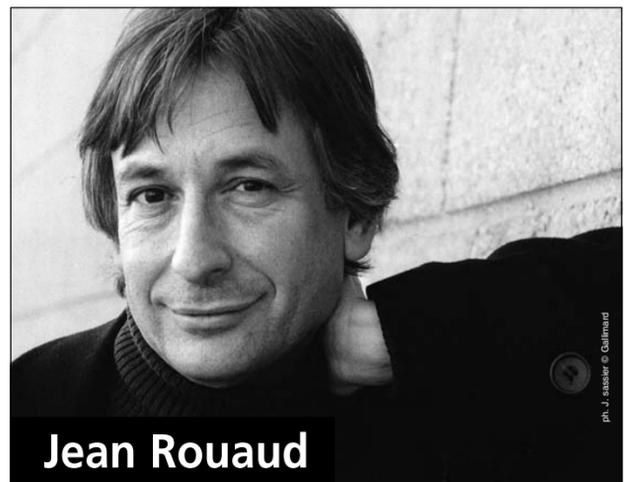
## Götz Aly

L'historien allemand éclaire d'un jour nouveau le fonctionnement du III<sup>e</sup> Reich. Et aussi : le Journal de Goebbels et les mémoires de Jacques Lusseyran. Essais. Page 9

# MOZART LA SYMPHONIE DES LETTRES

Deux cent cinquante ans après la naissance du compositeur, des dizaines d'ouvrages célèbrent son génie.

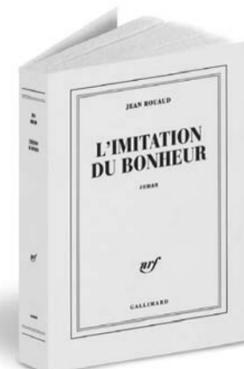
Musique. Pages 2 et 8.



Jean Rouaud

## L'imitation du bonheur

roman



"Un livre débordant et généreux."  
Patrick Kéchichian,  
*Le Monde des Livres*

"Un romancier qui va bien, c'est l'année qui démarre en beauté."  
Didier Jacob,  
*Le Nouvel Observateur*

Gallimard

Contributions

**Charlie Buffet**  
Spécialiste de l'alpinisme et de de l'aventure, rédacteur en chef aux *Cahiers du cinéma*, ses deux derniers ouvrages sont *Première de cordée, l'aventure oubliée de Claude Kogan* (éd. Robert Laffont, 2003) et *La folie du K2* (éd. Guérin, 2004).

**Monique Petillon**  
Collaboratrice du « Monde des livres ». Elle collabore également au « Cahier critique de poésie » du CIPM (Centre international de poésie Marseille)

**Adam Thirlwell**  
Romancier anglais âgé de 27 ans, auteur de *Politique* (éd. de L'Olivier, 2004). Il est rédacteur en chef adjoint de la revue littéraire *Areté*.

Rectificatif

Contrairement à ce que nous avons écrit dans « Le Monde des livres » du 20 janvier, Klaus Mann s'est suicidé en 1949 à Cannes, et non à Nice.

Le philosophe Daniel Bensaïd réplique à Frédéric Nef à propos de « Portées du mot "juif" »

# Alain Badiou et les inquisiteurs

La chronique de Roger-Pol Droit (« Le Monde des livres » du 25 novembre 2005) et l'article de Frédéric Nef intitulé « Le "nom des juifs" selon Alain Badiou » dans lesquels était violemment contesté le contenu de l'ouvrage *Circonstances, 3. Portées du mot « juif »* d'Alain Badiou (éd. Lignes, « Le Monde des livres » du 23 décembre) nous ont valu un important courrier. La majorité des textes que nous avons reçus allait dans le sens des thèses défendues par Roger-Pol Droit et Frédéric Nef. Nous avons cependant décidé de publier un texte du philosophe Daniel Bensaïd dans lequel ce dernier prend la défense d'Alain Badiou.

## Daniel Bensaïd

Dans un style Place Beauvau fort prisé en ces temps d'urgence et d'exception, Frédéric Nef publie dans « Le Monde des livres » du 23 décembre 2005 une critique à coups de marteau du dernier livre d'Alain Badiou.

Féru de métaphysique, M. Nef s'étonne que le livre ait pu « paraître en toute impunité » (fallait-il donc l'interdire et brûler l'éditeur ?). Il l'accuse de défendre « d'une manière préméditée » une pensée « autrement pernicieuse » que celle émise par Alain Finkielkraut dans un entretien qui fit quelque bruit ? « Préméditée », la pensée deviendrait criminelle : mieux vaudrait donc penser sans préméditation, par instinct et par réflexe ? Curieuse métaphysique.

Plus sérieusement, Frédéric Nef reproche à Badiou de prétendre que le prédicat « juif » est désormais marqué par l'usage qu'en ont fait les nazis. Que Hitler ait investi le nom « juif », et que le génocide l'ait irréversiblement marqué, est pourtant indéniable. Que sa glorification identitaire puisse apparaître

désormais comme le retournement de ce stigmatisme et la reproduction de ce marquage semble peu discutable. Mais le dire reviendrait à lier indissolublement, par un rapport spéculaire, victimes et bourreaux ?

On peut discuter l'interprétation que fait Badiou de ce prédicat retourné ou sa critique de « la mise en exception radicale du signifiant "juif" ». Mais s'en offusquer ? Il faudrait alors s'insurger tout autant contre Sartre, pour qui « la situation juive résulterait exclusivement de l'opinion des non-juifs » (Aron). Pour Hannah Arendt, se revendiquer juive, c'était reconnaître – pas même une histoire – mais « un présent politique, à

*Portée par l'air fétide du temps, la rhétorique de Frédéric Nef est celle du soupçon généralisé et du procès d'intention : on ne combat plus une idée pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle est censée cacher*

travers lequel son appartenance à ce groupe avait tranché la question de l'identité personnelle dans le sens de l'anonymat ». Elle affirmait qu'après le génocide cette déclaration identitaire pourrait passer pour « une pose », et que l'on « pourrait aisément faire remarquer que ceux qui réagissent ainsi, loin de faire faire un pas à l'humanité, sont tombés dans le piège tendu par Hitler et ont succombé ainsi, à leur manière, à l'esprit de l'hitlérisme ». Sans le nier, elle reconnaissait cependant qu'un tel piège n'était guère contournable : « On ne peut se défendre que dans les termes de l'attaque » !

Succomber à l'esprit de l'hitlérisme ! C'était pire que du Badiou. Et ce fut publié en toute impunité. Et même de

manière préméditée ! Alors : Sartre, Arendt, Badiou, tous coupables ? La seule riposte à cette capture par le regard de l'autre résiderait pour les nouveaux théologiens de « l'être juif » dans l'archéologie des origines et dans l'absoluité ontologique d'une essence juive inaltérable, hors du temps et de l'histoire. Ainsi, Frédéric Nef s'indigne-t-il encore de lire sous la plume de Badiou que le nom juif est devenu « un nom sacré » avec la transfiguration de la destruction des juifs d'Europe en événement théologique, comme s'il n'était pas sacré « avant », de tout temps, dès l'élection originelle.

Frédéric Nef devient carrément abject, lorsqu'il lance à la cantonade un avertissement prophétique : « Amis israéliens, quand Badiou veut votre mort en souhaitant la fin de l'Etat juif, c'est pour votre bien. » Vouloir la fin de l'Etat juif en tant qu'Etat ethnique et théocratique, fondé sur le droit du sang et sur la négation du Palestinien, ce serait donc vouloir la mort des Juifs en tant que juifs. Idée génocidaire en somme. Qui permet à M. Nef de disqualifier la critique politique du sionisme identifiée à l'antisémitisme racial, tout comme s'y emploient systématiquement Pierre-André Taguieff, Alexandre Adler, Alain Finkielkraut ! Ce dernier accuse bien « en toute impunité » un « antisémitisme juif » de vouloir « liquider les juifs, les faire disparaître, les tuer ».

Crime avec préméditation ? Comme si exiger la fin de l'Etat chrétien ou de l'Etat musulman revenait à réclamer un massacre des chrétiens ou des musulmans !

Portée par l'air fétide du temps, la rhétorique de Frédéric Nef est celle du soupçon généralisé et du procès d'intention : on ne combat plus une idée pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle est censée cacher. Quand il prend ses distances envers « l'antisémitisme des anti-impérialistes et des altermondialistes » (formule qui tient pour établi une sorte d'antisémitisme

globalisé), Badiou devient ainsi « un demi-habile », dont le propos viserait seulement à masquer les pensées de derrière ; même quand, déclarant à *Haaretz* que l'Etat sioniste « doit devenir le moins racial, le moins religieux, le moins nationaliste des Etats », il n'en conteste pas l'existence.

Frédéric Nef distingue trois modes d'antijudaïsme : un antijudaïsme chrétien, un antijudaïsme universaliste et laïque, un antijudaïsme arabo-musulman. Le premier, traditionnel, imputerait aux juifs la mort du Christ. « L'ultra-gauche » (???) se serait approprié le troisième « pour des raisons compliquées » (mystérieuse complication) « avec la reviviscence des thèmes nazis, dont l'anticapitalisme populiste » (l'anticapitalisme devient nécessairement populiste, donc nazi, CQFD...). Quant à Badiou, il réactiverait la seconde variante, celle de l'antisémitisme universaliste, tout en cherchant sournoisement à « se blanchir » (sic) par une condamnation « du bout des lèvres » de la variante dite « arabo-musulmane ».

Verdict du petit inquisiteur métaphysicien sur la pensée d'Alain Badiou : « Les plus indulgents la jugeront plus folle qu'elle n'est médiocre ; les plus lucides condamneront l'insoutenable perfidie. » Disons que les plus indulgents jugeront le procès instruit par M. Nef aussi philosophiquement indigent que politiquement médiocre. Les plus lucides y verront une insoutenable infamie policière. ■

Daniel Bensaïd, enseignant en philosophie, Paris-VIII

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr) par la poste :**  
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

LETTRE DE SALZBOURG

## « La Flûte enchantée », un hiéroglyphe théâtral

DANS le flot des ouvrages, publications, suppléments de journaux, qui accompagnent, dans les pays de langue allemande, l'anniversaire de la naissance de Mozart, l'essai du célèbre égyptologue de l'université de Heidelberg Jan Assmann, sur le dernier opéra du maître, *La Flûte enchantée* (1791), mérite une attention particulière. Il y confronte l'Égypte des décors et de l'art lyrique au sérieux d'une discipline qui, quelques années seulement après la création du librettiste Emmanuel Schikaneder, prendra son envol scientifique avec le déchiffrement des hiéroglyphes.

A cet égard, la comparaison que propose Assmann entre *La Flûte* et l'autre grand opéra « égyptien » du répertoire, *Aïda* (1871) de Verdi, se révèle éclairante. *Aïda* replonge le spectateur dans une Égypte historique. En revanche, dans les royaumes de Sarastro ou de la Reine de la Nuit, il est question de la mémoire encore vive de l'Égypte au XVIII<sup>e</sup> siècle.

S'il n'est pas le premier égyptologue à relire cet étrange opéra qu'est *La Flûte enchantée* – l'entreprise avait été tentée par Siegfried Morenz en 1952 –, Jan Assmann ajoute sa propre conception de la « mémoire culturelle », déjà appliquée à la figure du *Moïse, l'Égyptien* (Aubier, 2001). Par là, il désigne la transmission d'un passé de l'Égypte ancienne demeuré vivant, transféré dans des contextes différents, que cette mémoire corresponde ou non à ce que l'on sait désormais de la vérité historique.

Assmann propose ainsi de réécouter *La Flûte enchantée* comme un « mystère scénique », une énigme théâtrale, voire un hiéroglyphe dont le décryptage importe moins que l'effet pédagogique produit sur le spectateur.

**Droit au bonheur**

L'égyptologue réfute la théorie selon laquelle Mozart et Schikaneder auraient été contraints de changer d'intrigue en cours de route ce qui expliquerait les incohérences de l'opéra. Loin d'être faite de bric et de broc, *La Flûte enchantée* met en scène un processus de transformation qui chercherait à faire entrer le public dans un espace théologique, celui de la franc-maçonnerie, dominé par la dualité : vraie et fausse religion, passions charnelles/ vérité spirituelle, dieu des philosophes/ superstition, etc. Une dualité qui renvoie à cette idée très présente depuis la Renaissance d'une « religion naturelle », d'une « théologie première », qui aurait été entretenue depuis les temps reculés dans les

sous-sols légendaires des Pyramides dont les labyrinthes sont décrits dans les tribulations du *Sethos* (1731) de l'abbé Terrasson, une des sources françaises de *La Flûte*.

Le coup de force de *La Flûte*, révélateur de l'idéologie qui anime les futurs jacobins viennois bientôt réprimés par François II, consiste à mettre ce mystère en pleine lumière. Le dualisme est conservé. Mais il ne recoupe plus d'opposition entre le peuple et les élites. Le prince Tamino comme l'oiseleur Papageno ont tous deux droit au bonheur, chacun à sa façon.

Le très riche ouvrage d'Assmann, par sa description détaillée des cercles ésotériques autrichiens, en un temps de « despotisme éclairé » où rationalisme et mysticisme faisaient un bon ménage bien difficile à comprendre aujourd'hui, renouvelle donc l'interprétation d'un des plus joués des opéras mozartiens. A travers des figures méconnues comme celle du minéralogiste Ignaz von Born, grand maître de la loge « vers la véritable Harmonie » (*Zur wahren Eintracht*), promoteur d'une maçonnerie érudite dont la famille a pu fournir les modèles des personnages, *La Flûte* retrouve un contexte. Comme les raisons pour lesquelles ce contexte a sombré dans l'oubli. ■

NICOLAS WEILL

Jan Assmann, *Die Zauberflöte, Oper und Mysterium [La Flûte enchantée, opéra et mystère]*, éd. Carl Hanser Verlag, Munich/Vienne, 384 p., 24,90 €.

AU FIL DES REVUES

## « Vacarme » : politique de la « magie blanche »

NÉE EN 1997, la revue *Vacarme* s'est d'emblée imposée comme l'un des lieux les plus audacieux de la scène intellectuelle française, et la charnière de la littérature et des sciences humaines, en ces parages où le questionnement politique va de pair avec une constante expérimentation formelle. Ici, comme souvent, à l'origine, on trouve une bande de copains, soudée par quelques passions, quelques angoisses aussi, bref par une certaine fidélité d'engagement : une poignée de jeunes normaliennes et normaliens, en l'occurrence, d'abord rassemblés au sein d'un cercle de discussion baptisé « Le couteau entre les dents ». Ceux-là avaient pris l'habitude de se retrouver pour échanger des idées ; puis ils s'étaient mobilisés ensemble contre la guerre du Golfe, ou encore contre l'ouverture d'une librairie négationniste en plein Paris, à quelques centaines de mètres seulement de leur école, rue d'Ulm.

Dans le sillage de ces premières expériences, qui allaient bientôt se prolonger à travers le compagnonnage avec Act Up comme avec le mouvement social des « sans » (papiers-emploi-logis), la petite troupe avait ressenti la nécessité de créer un espace inédit, où pourraient s'articuler recherche savante et pratiques militantes : « On était partie prenante de la nouvelle gauche dite mouvementiste des années 1990... D'un côté, on écrivait des tracts, de l'autre, on rédigeait des thèses... On avait envie de continuer à travailler ensemble, en dehors des champs strictement universitaires

ou militants, pour trouver des formes d'écriture moins compartimentées », se souvient Philippe Mangeot, qui fut l'un des cofondateurs de *Vacarme* avant de devenir président d'Act Up.

D'où le travail spécifique sur le style, la prose d'idées, qui n'est pas pour rien dans le rayonnement de cette revue à l'élégance rare. En atteste la livraison exceptionnelle consacrée aujourd'hui à la « politique non gouvernementale », qui s'inscrit dans une parfaite continuité de démarche avec un précédent numéro spécial, paru en septembre 2004, qui rendait hommage au « pragmatisme radical » de Michel Foucault (Mathieu Potte-Bonneville).

**Territoires d'une espérance**

On y retrouvera la même ouverture internationale, nombre de contributions étant signées par des chercheurs étrangers. Le même fil réflexif aussi, puisqu'il s'agit d'explorer l'action de ceux que le philosophe Michel Feher nomme ici « les amis de la société civile », histoire de mettre en évidence les enthousiasmes et les aveuglements des innombrables activistes qui prétendent désormais « faire de la politique sans aspirer ni à gouverner ni à promouvoir de bons gouvernements ».

Cette fois encore, l'objectif est donc de baliser les territoires d'une espérance qui se déploie d'abord aux marges des Etats, et qui met en crise l'espace traditionnel du politique. Voilà pourquoi la parole est donnée à divers « praticiens de la politique non gouvernementale », comme

Rony Brauman, ancien président de Médecins sans frontières, Anthony Romero, directeur exécutif de l'American Civil Liberties Union (ACLU), et aussi Peter Lurie, directeur adjoint du « think tank citizen » Public Citizen. A côté de ces entretiens amples et soignés, marque de fabrique de la revue depuis ses débuts, plusieurs articles viennent étudier la « politique des gouvernés » en sa grandeur mais aussi en ses multiples contradictions, telles qu'on peut les repérer à travers les initiatives des féministes (Aude Lalande, Elise Vallois, Eric Fassin), des altermondialistes (Joseph Confavreux), et même des associations caritatives musulmanes (Jérôme Bellion-Jourdan) ou évangélistes (Erica Bronstein).

Foucault, bien sûr, Rancière aussi, Agamben enfin : les références se croisent pour souligner telle ambiguïté de l'engagement humanitaire en Tchétchénie, ou la portée de telle action militante dans les centres de rétention australiens. Se dessinent alors les contours et les limites d'une politique autre, fragile et explosive à la fois, en ce qu'elle pose la question de la politique avant celle du pouvoir, ainsi que l'énonce Pierre Zaoui dans un texte magnifique : « politique non coordonnée des alliances disparates et du braconnage injustifiable en raison, en quelque sorte politique, de la magie blanche ». ■

JEAN BIRNBAUM

*Vacarme*, hiver 06, n° 34, [www.vacarme.eu.org](http://www.vacarme.eu.org), en librairie le 1<sup>er</sup> février.

publient de nouveaux auteurs

**Pour vos envois de manuscrits :**  
Service ML - 1 rue de Stockholm  
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21  
[www.editions-benevent.com](http://www.editions-benevent.com)

# Blair and Coe

Chronique désenchantée de la Grande-Bretagne des années 1999-2003, « Le Cercle fermé » entremêle brillamment l'intime et le politique

Le politique et le romanesque. En France, la rupture semble consommée. Hormis peut-être *Une vie française*, de Jean-Paul Dubois (L'Olivier, 2004), dont les septennats de la V<sup>e</sup> République formaient le fil rouge, on cherche en vain, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, des œuvres de littérature où Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy ou Ségolène Royal apparaîtraient sous leur vrai nom, jouant leur propre rôle aux côtés de personnages inventés. La politique serait-elle trop sérieuse – ou trop dérisoire – pour attirer les romanciers ?

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ceux-ci n'hésitaient pas à tisser leur fiction avec les fils politico-historiques de leur époque. On pense à Fabrice del Dongo à Waterloo ou, plus encore, à cette même bataille vue par Hugo dans *Les Misérables*. Là, les personnages s'appellent Thénardier ou Jean Valjean mais aussi Cambronne, Reille, Blücher, Wellington ou Napoléon...

Les romanciers anglais, eux, n'ont jamais cessé de mêler les deux registres. Ce qui ne donne pas forcément des livres à thèse, au contraire. Voyez Jonathan Coe. Après son *Testament à l'anglaise* (Gallimard, 1995, Prix du meilleur

livre étranger), une comédie féroce sur les années Thatcher, il proposait – avec *Bienvenue au club* (Gallimard, 2003) – une plongée dans les seventies : les années d'Edward Heath et de James Callaghan, des punkettes et de Genesis, des manifs contre le Marché commun et des grèves à la British Leyland.

Une articulation subtile entre le public et le privé, des allers-retours incessants entre le grave et l'insolite, et bien sûr de l'humour, jamais trop d'humour : telle était la méthode Coe, que l'on retrouve intacte dans *Le Cercle fermé*. Vingt ans plus tard, on y reconnaît tous

les personnages de *Bienvenue au club*. Et notamment Benjamin, l'ex-brillant musicien devenu un comptable un peu terne, ou son frère Paul, étoile montante du Labour, propulsé secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur et hypnotisé par la redoutable et arriviste Malvina.

« J'avais toujours prévu une suite à

Bienvenue au club, explique Coe, attablé à un restaurant branché de Sloane Square. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu l'un pour comprendre l'autre. D'ailleurs, j'ai mis ici un synopsis de Bienvenue au club pour ceux qui ne l'auraient pas lu ou qui, inexplicablement, l'auraient oublié. »

Malgré ses manières impeccables d'ancien de Cambridge, Jonathan Coe, né en 1961, ressemble à un grand adolescent jofflu. Un rien désabusé. « Quand je relis Testament à l'anglaise, j'ai beau être fier de la structure, je suis frappé par une certaine naïveté, dit-il. Sous Thatcher, tout paraissait possible. Une version british du rêve américain. Rien n'était assez bon, on en voulait toujours plus. C'est pourquoi il était possible d'espérer une alternative. Or nous n'avons rien eu d'autre que... comment dites-vous en français les champaign socialistes ? Nous avons eu le champaign sans le socialisme. Ici, personne ne croit



Jonathan Coe. GAUTIER DEBLONDE POUR « LE MONDE »

plus à rien d'autre qu'au capitalisme. Le blairisme est une énigme absolue. »

Sa « frustration » est aussi celle de ses héros. Devenus quadragénaires, ils restent « ambitieux d'une façon indéfinissable » et tentent de se frayer un chemin au royaume désenchanté de Tony Blair.

## Vérités universelles

De la violence thatcherienne, on est passé à un mode de gouvernement où « le pouvoir n'a jamais été autant confisqué, confié à un "cercle fermé" ». Toute la désillusion de Coe est inscrite dans ses titres : de *Bienvenue au club* on passe à

ce *Cercle fermé*, Bildungsroman, où il fait dire à un personnage : « Oui, j'ai beaucoup appris de mes erreurs, et je suis sûr de pouvoir les répéter à la perfection. »

Ce qui frappe chez Jonathan Coe, c'est sa manière d'ancrer ses vérités universelles dans l'immédiat contemporain. De faire revivre quatre années de blairisme si proches de nous (1999-2003) qu'on a l'impression de lire un roman d'un œil, tandis qu'on feuilleterait le *Times* de l'autre. Le livre s'ouvre sur la catastrophe ferroviaire de Paddington et s'achève avec l'attentat-suicide du consulat britannique d'Istanbul. Entre-temps, Kenneth Clarke, Chris Smith et, bien sûr, Tony Blair se sont appliqués à nous démontrer que Saddam Hussein avait violé les résolutions de l'ONU et que la guerre en Irak était inévitable. « Si on déclare la guerre à l'Irak, Mark sera envoyé là-bas et on pourra de nouveau utiliser son appartement », pense Paul, qui cherche un lieu où abriter ses amours clandestines avec Malvina. Ce soir-là, 121 députés travaillistes défèrent le gouvernement à Westminster, mais « Paul n'en faisait pas partie », conclut Coe. No comment.

On repense à Stendhal et Hugo. Chez l'un, Waterloo était un décor. Chez l'autre un quasi-documentaire qui aurait pu être écrit par un général d'Empire. Chez Coe, l'histoire récente, la politique ne sont ni l'un ni l'autre : elles se fondent entièrement dans l'intrigue comme une donnée centrale qui façonne la psychologie des personnages, dessine leurs attentes, leurs déceptions, leurs angoisses. Pour orienter finalement, et plus qu'on ne le croit, la courbe incertaine de leurs destins individuels. ■

FLORENCE NOUVILLE

## « Je déteste le roman politique » PAR ADAM THIRLWELL

L'écrivain anglais Adam Thirlwell est l'auteur de *Politique* (L'Olivier, 2004). Nous lui avons demandé son point de vue sur l'utilisation de cette notion dans le roman britannique aujourd'hui.

Je déteste le roman politique. En réalité, je hais tous les romans auxquels sont associés un adjectif – mais celui que j'aime le moins, c'est politique. L'expression « roman politique » est un oxymore déprimant. La politique, c'est l'art du sérieux, de la simplification ; alors que le roman est l'art de la frivolité – comme le disait le critique russe D. S. Mirsky, le roman est l'art de n'avoir ni bon ni mauvais personnages, mais seulement des personnages qui sont plus ou moins malheureux.

Aucun roman ne devrait être défini par son sujet : un roman n'est ni du jour-

nalisme ni de l'histoire. Son intérêt tient dans sa complexité formelle. Prenons par exemple le dernier roman d'Ian McEwan, *Saturday* (Gallimard, à paraître en octobre), qui décrit un samedi dans la vie d'un neurologue londonien, Perowne, ses errances entre corvées et plaisirs. Certains l'ont lu comme un roman politique. Ce samedi-là, un million de personnes descendaient dans la rue pour manifester contre la guerre en Irak. Mais cette marche n'est pas le sujet du roman : c'est un événement périphérique dans la journée de Perowne. McEwan parle du cercle protecteur mais fragile de la famille. Le roman interroge notre égoïsme accepté, légitime.

Autre exemple : le roman d'Alan Hollinghurst, *La Ligne de beauté* (Booker Prize, Fayard, 2005), se situe pendant les années Thatcher, mais ne comporte

lui non plus aucun message politique. Le cadre était utile à Hollinghurst parce qu'il écrivait un roman d'apprentissage construit autour d'une double opposition : responsabilité et esthétique, art et argent. Des oppositions particulièrement tangibles, à Londres, dans les années 1980.

Non, un roman politique ne peut être que mauvais. La politique est à l'opposé du roman. C'est pourquoi j'ai eu un moment l'intention de choisir une citation tirée d'une pièce de Tom Stoppard, *The Coast of Utopia*, en épigraphe de mon roman *Politique*. Elle concerne les anarchistes russes, à Londres au XIX<sup>e</sup> siècle. Alexander Herzen, théoricien de la liberté et de l'utopie, évoque la société idéale : « Quel est le plus grand nombre d'individus pouvant résoudre cette énigme ? Je dirais que c'est moins qu'une

nation, moins que les sociétés idéales de Cabet ou Fourier. Je dirais que le plus grand nombre est inférieur à trois. A deux, cela est possible, s'il y a de l'amour, mais deux n'est pas une garantie ». Tragi-comiques et provocants, les mots de Herzen représentaient pour moi l'esprit du roman, à l'opposé du politique.

Au politique, je préfère Flaubert, dont *L'Education sentimentale* est le plus grand roman politique jamais écrit, parce qu'il n'est pas politique. Flaubert a compris la supériorité de la forme sur le fond. D'ailleurs, il avait eu ce mot qui met un terme à toute discussion : il disait que son roman n'était que la tentative d'exprimer une certaine peinture jaune qu'il avait vue une fois s'effriter sur un rebord de fenêtre.

Traduit de l'anglais par Cécile de Corbière

## Carmen Laforet et les passions de l'adolescence

Quand Carmen Laforet est morte, octogénaire, en février 2004, son nom était étranger à beaucoup de Français. Elle est pourtant l'auteur d'un roman, *Nada* (1), dont l'héroïne, Andrea, a séduit des générations de lecteurs, non seulement dans son pays, l'Espagne, mais dans le monde entier. L'orpheline Andrea, à la fois ingénue et farouche, venue faire ses études à Barcelone – où est née Carmen Laforet le 6 septembre 1921 – est de ces personnages, comme la Frankie Addams de Carson McCullers, qui accompagnent durablement, à travers le temps, des adolescences.

Les nombreux admirateurs de Carmen Laforet ont rappelé, à sa mort, à quel point *Nada* avait compté pour eux, dans l'Espagne de l'après-guerre civile. Et de jeunes écrivains, dont Juan Manuel de Prada, ont rendu hommage à cette femme singulière, au destin contrarié. Contrarié par le succès, qui la paralysa – elle se tint à l'écart du milieu littéraire, refusa d'apparaître, de dédicacer son livre.

Car Carmen Laforet n'était pas vraiment satisfaite de ce premier texte. Mais il lui a apporté la gloire, à 23 ans, en 1945, ainsi que le prestigieux prix Nadal. Elle n'a publié son deuxième roman, *L'île et ses démons* – qui paraît aujourd'hui en français –, qu'en 1952. La critique n'y retrouva pas la magie de *Nada* et Carmen Laforet comprit que son travail, toujours, serait jugé à l'aune de ses débuts fracassants. Elle écrivit pourtant encore deux romans, quelques récits, puis entreprit une trilogie dont un seul volume vit le jour de son vivant.

On a été très injuste avec cette *île et ses démons*, dont l'héroïne, Marta, 16 ans, un caractère bien trempé et des rêves d'absolu, est elle aussi une petite sœur des jeunes femmes passionnées de toute la littérature, à commencer par la Princesse de Clèves. Elle vit dans une propriété de la Grande Canarie, non loin de Las Palmas. Y habitent aussi son demi-frère et sa femme, ainsi que sa mère, devenue une sorte de fantôme immobile, depuis la mort du père.

Marta est une insulaire. Elle aime se rassurer au bruit de la mer, écouter le vent, marcher au milieu des agaves piquants, sentir l'odeur entêtante du jasmin. Elle a

### PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

un « désir d'écrire » si fort qu'elle en ressent « une chaude vague d'enthousiasme ». Et elle écrit, ce qui lui vaut quelque moquerie. Elle pense, avec sagesse, que « le mieux est de superposer des idées concrètes aux chagrins ».

Même la guerre civile n'avait pas bouleversé la tranquillité de ses journées, jusqu'à l'arrivée des cousins de Madrid, fuyant cette guerre. Carmen Laforet excelle à dessiner ces personnages et à montrer comment leur présence conduit Marta à reconsidérer son destin. Son désir pour Pablo, artiste peintre beaucoup plus âgé qu'elle et qui la repousse ; sa volonté de quitter l'île, donc de montrer son indépendance et de réaliser son souhait – être écrivain.

On pourrait évidemment décrire tous les protagonistes et tenter de résumer cette histoire, ce très étrange roman de formation. Mais on courrait le risque de le faire passer pour très compliqué, alors qu'il est limpide à la lecture. Ce qui est frappant, c'est la lucidité du regard, la modernité des dialogues.

Comme la Française Dominique Rolin pour son premier roman, *Les Marais*, en 1942 (2) – qui fut célébré par les plus grands, prenant l'auteur pour un homme –, Carmen Laforet met au jour, sans détours, la violence des rapports familiaux, la lourdeur, la cruauté. Sans jamais proposer un jugement moral, ou une solution.

On est évidemment du côté de Marta, contre son demi-frère, curieusement amoureux de sa belle-mère mutique, contre son hystérique de femme, qui fait des scènes, surveille tout et en veut à la terre entière. Du côté de la révolte, de la vie, de la volonté d'inventer son avenir, contre le ressentiment, la peur – celle de Pablo devant cette fille, à ses yeux trop jeune pour lui. Avec elle, on songe à fuir son île, et cependant, grâce à Carmen Laforet, cette Grande Canarie devient inoubliable.

### L'ÎLE ET SES DÉMONS (La isla y los demonios) de Carmen Laforet.

Traduit de l'espagnol et préfacé par André Gabastou, Ed. Bartillat, 330 p., 20 €.

(1) Après sa mort, en 2004, les éditions Bartillat ont opportunément republié *Nada*.  
(2) Réédité chez Gallimard.

ZOOM



**LES CONTES DE MURBOLIGEN** de Frode Grytten  
A Murboligen, un immeuble populaire d'Odda, une ville moyenne

de l'Ouest norvégien, les destins se murmurent à travers des cloisons qu'on devine en papier à cigarette. On a beaucoup rêvé, ici. Certains tentent encore de forcer leur chance, comme Robert, dont la police n'a pas voulu et qui rançonne un petit patron local pour au moins « *enquêter sur lui-même* ». Peine perdue : la valise est remplie de vieux journaux. Frode Grytten tient la chronique de ces rêves câblés et immobiles. Les princes et princesses des *Contes de Murboligen* regardent le foot à la télé et sortent parfois pour boire des bières. On raconte qu'Adam, un homme doux et maigre, a décidé de grossir pour prouver son amour à une obèse. Mais ce n'est peut-être qu'une rumeur. *N. C. A.*  
Traduit du néo-norvégien par Céline Romand-Monnier, Denoël, « Denoël et d'ailleurs », 372 p., 22 €.

**AMERICAN SON**, de Brian Ascalon Roley  
Avec ses tatouages, son crâne rasé, Tomas est l'adolescent terrible, fumeur de hasch, qui vend des chiens d'attaque à des gens riches et célèbres. Le narrateur, son petit frère, Gabe, est le fils tranquille, celui qui ne pose aucun problème. Enfin, apparemment. Un jour, Gabe fugue, et le piège se referme sur lui. Dans ce premier roman, l'auteur d'origine philippino-européenne Brian Ascalon Roley donne à voir le rêve américain et l'envers du décor – le racisme, la misère économique, morale et affective. Dans une écriture qui se fait tour à tour violente et angoissante, il donne à lire, sur fond de crise identitaire, les banlieues, et leurs laissés-pour-compte. *E. G.*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, éd. Christian Bourgois, 266 p., 23 €.

Rencontre Alona Kimhi mêle humour et sensualité dans son deuxième roman, « Lily la tigresse »

# Au pays des femmes

**LILY LA TIGRESSE**  
d'Alona Kimhi.

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz, Gallimard, 432 p., 21,90 €.

**A** Tel-Aviv, elle hante les clubs branchés, cigarette et vodka à la main. A Paris, elle apparaît, blonde souveraine, vêtue d'un costume pantalon élégant et sexy. Alona Kimhi est de ces femmes qui attirent tous les regards. Il y a chez elle quelque chose d'éminemment charnel – d'animal presque. C'est en cela qu'elle ressemble à Lily, l'héroïne de son deuxième roman. A cette femme toute de chair – 112 kilos – qui, au terme d'une vie déjà longue, et même si elle n'a que 30 ans, se transforme en tigresse.

Alona Kimhi est bien plus mince que sa Lily. Un peu plus âgée aussi. Elle voit le jour en Ukraine en 1966. Un an après la mort de son père, sa mère part pour Israël. Alona Kimhi a 6 ans. Elle va vivre dans ces quartiers pour nouveaux immigrants – « *pauvres, sales, sans grand intérêt* ». Après l'armée, elle s'installe à Tel-Aviv. Elle est jolie. Devient actrice : « *C'était la facilité.* » Même si, ajoute-t-elle sans trop s'étendre, elle a « *beaucoup souffert pendant ces années* ».

En réalité, Alona Kimhi a toujours rêvé d'écrire : elle commence par des chansons – son mari est un musicien reconnu en Israël –, travaille pour divers journaux, avant de participer à un concours d'écriture, et de le remporter. La romancière Zeruya Shalev, alors éditrice chez Keter, l'appelle. Ce sera *Moi, Anastasia*, un recueil de nouvelles – que Gallimard devrait publier prochainement. Alona Kimhi y parle, entre autres, des couples à Tel-Aviv, de la vie des nouveaux immigrants, de personnages boulimiques – de tout, comme elle : « *J'ai décidé tout de suite d'y aller hardcore, de me colleter avec la réalité.* » Viendra ensuite *Suzanne la pleureuse*, superbe premier roman qui retrace la vie « *grise et banale* » d'une jeune femme qui ne peut se remettre de la mort de son père (Gallimard, 2001).



Alona Kimhi, janvier 2006. CATHERINE HÉLIE

Elle enchaîne avec un livre pour enfants, et de nombreuses pièces de théâtre. C'est alors qu'elle découvre Angela Carter, en lisant *Des nuits au cirque* : « *J'étais fascinée par cet univers gothique, féministe, et fantastique. Avant, rien que d'entendre le mot fantastique, je baillais d'ennui !* », s'exclame celle qui, un verre de chablis à la main, revendique haut et fort son amour pour le glamour. « *J'ai tout de suite voulu écrire sur les tigres, l'univers circassien – c'est mon côté russe –, des hommes aussi beaux qu'impossibles à garder. Bref, des choses qui semblent loin des préoccupations de nombre d'auteurs israéliens.* »

Pendant trois mois, elle se rend chaque matin, « *comme une zombie* », à son studio, dans les beaux quartiers du sud de Tel-Aviv. C'est là qu'elle écrit, fumant cigarette sur cigarette, entourée des livres de Martin Amis et Don

DeLillo, de Shakespeare et d'Oscar Wilde, et, aussi, de nombreux écrits féminins et féministes – à côté de la remarquable biographie de Sylvia Plath par Anne Sexton se trouve *La Femme eunuque*, de Germaine Greer, un livre d'entretiens avec Susan Sontag jouxte *Les Mandarins*, de Simone de Beauvoir.

Si *Lily la tigresse* est un livre féministe – elle-même se considère comme telle –, c'est aussi un livre sur l'amour et son impossibilité, le désir et sa force créatrice. Un roman sur la quête d'identité, et les métamorphoses : « *Je crois que cela vient d'un profond désir de croire qu'un changement est possible. Qu'on peut, non pas forcément devenir quelqu'un d'autre, mais se développer, s'épanouir.* » C'est pourtant aussi, ajoute-t-elle, un livre « *très désespéré sur le renoncement* ». Si *Lily la tigresse* est tout cela – et plus encore – il serait pourtant

réducteur de l'enfermer dans un carcan par trop symbolique et conceptuel, car c'est avant tout un texte poétique.

Il est difficile de résumer ce roman fantastique et foisonnant. Disons que c'est l'histoire d'une femme, Lily, belle tigresse en devenir qui, avec sa meilleure amie, part pour un voyage sans retour aux pays des femmes, de leur sexualité, de leur pouvoir retrouvés. En lisant *Lily la tigresse*, on songe bien sûr à Angela Carter et à Virginia Woolf. Mais la jeune romancière emprunte aussi à l'univers russe, qu'elle mâtime de folie israélienne. Avec un humour désespéré, et une sensualité qui frise le lyrisme, Alona Kimhi nous plonge aux origines du monde et des femmes, ces créatures sublimes qui, aujourd'hui encore, se débattent sans cesse entre mari, enfants, travail. ■

EMILIE GRANGERAY

## Burlesque et humour noir : la deuxième fiction traduite en français de Percival Everett De la difficile réinsertion du ressuscité

**DÉSERT AMÉRICAIN (American Desert)**  
de Percival Everett.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Laure Tissut, Actes Sud, 320 p., 22 €.

**S**i vous vous prenez la tête entre les mains, vous êtes dans un banal moment de réflexion. Mais si cette tête vous reste entre les mains, délicatement détachée du reste du corps, vous êtes dans un roman de Percival Everett. Vous serez comme les personnages de cet inclassa-

ble écrivain américain, victime à votre tour de sa grotesque efficacité. Vous évoluerez alors dans un univers où des bébés lisent Barthes dans le texte pour frimer (comme dans *Glyph*, non traduit en français), tandis que les adultes sont teints au cirage pour paraître plus authentiquement noirs que les Noirs des ghettos (comme dans *Effacement* [Actes Sud, « Babel », n° 721]). Bref, vous ferez partie d'un monde de foire et d'hystérie qui, malgré ou grâce à son absurdité, en dit long sur l'apparent réalisme de la vie et de l'identité normales.

A ce monde autant qu'au nôtre appartient Théodore Larue, héros de *Désert américain*, deuxième fiction de Percival Everett traduite en français. Malgré son prénom (Théodore signifiant « don de Dieu »), ce Ted n'est pas un cadeau. Lui-même s'afflige d'avoir tout raté, y compris sa mort, comme l'annoncent les premières lignes du roman : « *Que Théodore Larue fût mort était indiscutable. L'ironie de cette mort accidentelle passa inaperçue puisque nul ne savait qu'il était en route vers son suicide quand il fut, disons, interrompu.* » Accidentellement décapité, la tête grossièrement recousue par les croque-morts, le cadavre se redresse dans son cercueil, vivant comme un diable lors de sa propre cérémonie funéraire, célébrée quelques pages plus loin. Ted est-il glorieusement ressuscité ou vulgairement recraché d'entre les morts ? La seule manifestation qui escorte ce retour spectaculaire à la vie est la panique des uns, la ferveur hallucinée des autres. Mais le zombie au teint vermeil, quoiqu'aux coutures apparentes, est avide d'une réinsertion sociale et affective sans publicité. Impossible : l'œil des médias et des mystiques est déjà sur lui.

**Invraisemblable héros**

Voilà donc Ted exposé dans des interviews-spectacles, séquestré par des fanatiques et traîné en plein désert d'Arizona pour un sanglant Carême. Si bien que ce curieux Lazare, chiffé molle dans sa première vie, se découvre jusqu'au-boutiste dans la seconde.

La transformation est rondement menée par Everett, qui dote son invraisemblable héros d'insondables tourments psychologiques. Ted, peu à peu, devient le bouc émissaire de ses compatriotes. Il n'aura pas été le seul, comme le lui révèle un certain Oswald Avery tandis qu'il erre dans le désert. Ce savant a cloné une quarantaine de Christ, tous difformes. Sa matrice : le sang retrouvé sur la prétendue lance de Longin, ce soldat romain qui aurait blessé Jésus en croix. Son but : reproduire la Résurrection. Placidement, le savant fou élimine un à un treize de ses messies dégénérés, à chaque fois dans l'attente du troisième jour. Un vrai pince-sansrire, cet Avery : « *Nous avons employé toutes sortes de méthodes pour tuer nos Jésus. Je me demande si, du coup, l'humanité a été sauvée treize fois de plus.* »

Plus que dans *Effacement*, Everett réussit dans le burlesque et l'humour noir. Malgré le rythme parfait des premières pages, l'intrigue est parfois moins efficace que dans ce précédent roman, enlisée dans le kidnapping loufoque de Ted, expédient narratif déjà utilisé dans *Glyph*. Reste cette idée éminemment productive d'un mort-vivant mal ficelé, humain trop humain rendu à la vie sans mission explicite, sinon de révéler à son insu les passions et crédulités contemporaines. Un zombie de papier, qui rappelle comiquement ce qu'écrivait Pascal sur la Résurrection : qu'elle est au fond moins incroyable que la naissance et la vie même, dont elle n'est qu'une reprise. ■

FABIENNE DUMONTET

## Rencontre La malice de Sami Michael Chronique de Haïfa

**UNE TROMPETTE DANS LE WADI (Hatsotsra Bawadi)**  
de Sami Michael.

Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Calmann-Lévy, 324 p., 20 €.

**O**ui, je suis libre ! » Prononcée par Sami Michael, la profession de foi n'a rien d'une phrase en l'air. Car au-delà des mots, cet écrivain israélien a fait de toute sa vie, autrement dit de ses actes comme de ses écrits, une ode à la liberté. De passage à Paris pour parler de son dernier livre, ce beau vieillard à l'œil malicieux et à la lèvre gourmande se vante même en riant d'habiter « *un pays à un seul habitant, avec un parti unique qui comprend un seul membre.* » « *Patriote* », et très concerné par le sort d'un pays qui l'a adopté il y a bientôt soixante ans, Sami Michael est surtout rétif aux rôles imposés par les passions et les haines du plus grand nombre. Pour y résister, il plonge son lecteur dans un monde peuplé non pas d'archétypes, mais d'individus, où les frontières imposées par l'histoire peuvent parfois s'estomper.

Né dans la communauté juive irakienne, en 1926, Sami Michael a très tôt participé à l'opposition au régime en place, militant dans les mouvements clandestins de gauche et écrivant dans la presse jusqu'à ce qu'un mandat d'arrêt l'oblige à quitter le pays (il sera d'ailleurs condamné à mort par contumace). Réfugié en Iran, il adhère au Parti communiste et songe même partir en Union

soviétique, mais décide finalement d'émigrer en Israël, où il apprend l'hébreu. « *J'ai écrit en hébreu pour ne pas être rejeté, explique-t-il. Si j'avais écrit en arabe, ma langue maternelle, j'aurais été lu comme un Arabe par les juifs et comme un outsider par les Arabes. Et puis j'aime énormément la musique de l'hébreu.* » C'est à Haïfa qu'il a passé l'essentiel de son existence, publiant onze romans et donnant régulièrement des points de vue à des journaux. Et c'est là, aussi, que vivent les personnages de son livre, *Une trompette dans le Wadi*.

Le Wadi, c'est le quartier arabe de Haïfa, où l'auteur a vécu de très longues années. Un endroit où, dit-il, les populations se mêlent encore volontiers, chaque jour de shabbat étant l'occasion de fêtes et de réjouissances. Huda, la jeune chrétienne, est la figure centrale d'un récit à la fois drôle, mélancolique, tempétueux et finalement tragique, où se mêlent juifs, arabes et chrétiens : l'amour de la jeune femme pour Alex, son voisin, un juif russe qui joue de la trompette, sera brutalement endeuillé par la mort d'Alex, enrôlé dans l'armée israélienne. Chronique d'un quotidien où la politique fait une intrusion brutale dans l'existence des individus (le roman aborde la question de l'entrée des troupes israéliennes au Liban, en 1982), *Une trompette dans le Wadi* est un texte extraordinairement plein de vie, de verve et fort de sa manière allègre de faire un pied de nez à la mort, même quand elle se présente à la porte. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Un formidable roman de François Bégaudeau en forme de montage littéraire

## Premier de la classe

Il n'est pas nécessaire d'être né en Angleterre pour écrire des polars *so british* (Elisabeth George plonge dans la Tamise sans quitter Los Angeles des yeux), ni utile d'être arabe pour se mettre dans la peau d'un Ahmed fou d'Allah (Jack Ali Léger tutoie les beurs au téléphone, depuis le boulevard Arago). Ne pas être celui qu'on croit est le défi, le pied de nez et l'honneur de qui se targue de courtiser le romanesque. Mais au nom de quoi un écrivain se priverait-il de son vécu ? On lui sait gré d'ensorceler le réel, de le transfigurer pour faire surgir l'évidence, des révélations. Démasquer la mascarade sociale.

François Bégaudeau a été footballeur de haut niveau. En a-t-il tiré un récit à faire rugir Bernard Tapie, une chronique sur le vif nous faisant respirer les effluves de pelouses humides ? Dans *Jouer juste* (Verticales, 2003), c'est calquer la philosophie de l'amour sur la tactique du ballon rond qui l'inspira. Il avait compris qu'un homme de plume se devait de ne pas véhiculer ses acquis au ras du gazon.

## Gouffres culturels

Comme vous et moi, François Bégaudeau a dû croiser un jour un ancien camarade de lycée auquel il n'avait plus rien à dire et qu'il n'osa pas éconduire. Cette mésaventure lui souffla *Dans la diagonale*, une impitoyable satire de mœurs qui n'appartenait qu'à lui, à son délire verbal, son désir de fiction.

Professeur de français dans un collège parisien, il signe aujourd'hui un ouvrage qui, pour être stupéfiant d'authenticité, n'en refuse pas moins le témoignage de l'enseignant déboussolé par l'inculture de ses élèves, l'essai travesti en romance désenchantée, l'analyse des états d'âme

de l'éducateur héroïque. *Entre les murs* est de l'anti-autofiction.

Les lecteurs des *Cahiers du cinéma* savent aussi que François Bégaudeau fait merveille pour épingle les films au tableau noir. Et quiconque y avait lu son éclairante analyse de *L'Esquive*, le film d'Abdellatif Kechiche (dans le n° 592), comprendra mieux pourquoi il était si pertinent sur la façon dont, comme au théâtre, les beurs jouent la langue (de Marivaux, ou de leurs tchatches, palabres et joutes oratoires en halls d'immeuble). *Entre les murs* est un livre drôle et

angoissant sur ces deux gouffres culturels qui séparent profs et élèves, attisent les malentendus : le vocabulaire et la grammaire. Djibril, Frida, Alyssa, Ming, Abderhamane n'entendent rien au point-virgule et au conditionnel, ignorent le sens des mots, accolent au verbe « émouvoir » des voyelles réfractaires. Sandra et Soumaya font un souk auprès du principal parce que leur prof les a traitées de « pétasses » (filles pas malignes qui ricangent bêtement) et qu'elles croient que c'est un synonyme de « prostituées ».

Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Hurler qu'on en a marre de ces guignols, qu'on va en assommer un c'est sûr, qu'il n'y a rien à faire putain que les laisser dans leur quartier pourri ? Ou faire un roman avec la langue des élèves, en se disant que le style « *c'est tout ce qui n'est pas strictement utile* », et que l'exposé de Sandra sur *L'Herbe bleue* de Boris Vian a du cachet et donne envie de lire : «... alors

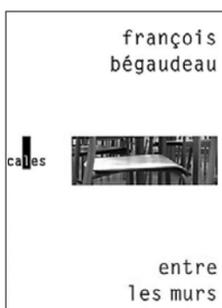
elle commence à délirer, truc de ouf, style elle voit des machins qu'existent pas et tout, j'vous jure le vie d'ma mère c'est trop bien raconté. »

Bégaudeau croit aux valeurs de l'école républicaine, improvise pour l'adapter à la diversité de ses élèves. Il refuse le roman à références, la littérature du passé, et pose avec *Entre les murs* un jalon pour une littérature en devenir, intégrant le réel ambiant, gestes et paroles, se gaussant de l'intime pour restituer ce qu'il voit chaque jour : la classe.

Englués dans leur comportement « caillera », le crâne planqué sous bonnet et capuche, les mômes ont réponse à tout. Les profs sont à bout, dépassés par les dysfonctionnements de l'école et l'inutilité des exclusions. De cette pièce de théâtre quotidienne jouée dans un lieu où le bureau du principal se nomme Guantanamo, de ce dialogue de sourds qui frise le bras de fer entre communautés, Bégaudeau tire le meilleur profit. Ce qui est beau, ici, c'est ce qu'il fait de son sacerdoce malmené et des

saynètes copiées-collées comme sur le vif. *Entre les murs* n'est pas un document, mais un montage littéraire assez jouissif dont on peut dire (euphémisme) qu'il est « vraisemblable ». A savoir, comme dit le prof : « *C'est peut-être inventé, mais semblable au vrai.* » ■

JEAN-LUC DOUIN



ENTRE LES MURS  
de François  
Bégaudeau.

Verticales, 272 p.,  
16,90 €.

Rencontre Gil Jouanard rassemble des pages de ses Carnets  
Mémoire de l'instant

MOMENTS DONNÉS  
1965-1995  
de Gil Jouanard.

Phébus, 256 p., 19,50 €.

Est-ce un gourmand qui savoure l'instant ? Un ascète attentif à l'expérience intérieure ? C'est en tout cas un marcheur endurant – 15 kilomètres par jour, en chantant à tue-tête –, un amateur de petits matins, un lecteur insatiable, un interlocuteur affable qu'une conversation au long cours trouve toujours curieux et disponible. « *Je suis, dit-il, boulimique, compulsif. Peut-être est-ce une habitude d'enfant pauvre : je n'avais rien.* » Difficile d'imaginer que ce « nomade » ait été un enfant mutique, contemplatif, « *presque autiste* ».

Toujours datées, les pages de Carnets (1965-1995), que Gil Jouanard a réunies dans *Moments donnés*, accompagnent les nombreux voyages où l'ont conduit des années d'action culturelle (notamment au Centre régional des lettres Languedoc-Roussillon). Un vaste « *terroir* » qui englobe Prague et Dublin, Séville et Budapest, et relie le Maramures, territoire des Carpa-

tes, à la Lozère de sa famille maternelle, dont il parle admirablement.

L'écriture discontinuée des carnets lui convient, dit-il, « *comme pratique, pour saisir une pensée, un mouvement d'humeur* ». Dans cette « *mémoire de l'instant* » passent des paysages, des moments, des expériences – comme le choc, à 28 ans, de la découverte de Rilke, ou l'écoute passionnée de la musique. « *Je suis un lecteur de Cingria, de Gracq, de Perros et de Larbaud qui ont écrit ce genre de textes inclassables : je me suis dit que ce n'était pas illégitime. Il s'agit rarement de confidences, mais plutôt des choses vues, vécues.* »

## Cadastre intime

Dans ses trois derniers livres, parus chez Phébus, Gil Jouanard (né en 1937) propose, sous des formes diverses, une sorte d'autoportrait particulièrement vivant. Dans *Un Nomade casanier* (2003), récit « *picaresque* », riche en péripéties, il évoquait les siens : un père, « *Ardéchois cœur fidèle* », boulanger et résistant, une mère qui, bergère de 8 à 16 ans, mène ensuite une vie « *extravagante et aventureuse* ». Et sa propre adolescence, entre

France et Allemagne, l'engagement dans l'éducation populaire, le théâtre, le journalisme...

« *Dans ce livre, dit-il, je réglais des comptes avec l'école, qui a fait de moi un rebelle. Mais peut-être est-ce à cela que, finalement, je dois ce délire de connaissances ? Ce n'est pas par hasard que je suis devenu encyclopédiste.* » Le livre se terminait avec la mort de la mère, et le séjour en 1975 dans un lieu désert de l'Ardèche, refuge de réfractaires évoqué dans *Le Bois de Païolive* (éd. Fata Morgana 2005). « *Quand la librairie du village voisin, Les Vans, m'a invité, 200 personnes sur 2 000 habitants sont venues : c'était leur bois.* »

*La Saveur du monde* (2004), somptueuse promenade anthologique, est une sorte d'autobiographie intellectuelle. A l'influence de René Char, dont Jouanard a été proche pendant plusieurs années, et qui a encouragé ses débuts (« *C'était un homme d'une générosité folle* »), s'est substituée celle de Jean Follain et de Gaston Bachelard.

Et celle de « *regardeurs de haut vol* », dont les textes révèlent une puissante poésie de la matière : des naturalistes comme Jean-Henri Fabre, des géographes

comme Gaston Roupnel ou les frères Reclus, « *Elysée, le commandant qui avait été déporté en Nouvelle-Calédonie, et Onésime, dont le livre, intitulé Le Plus Beau Royaume sous le ciel, était édité chez Hetzel.* »

Comme les *Agendas* de Follain, les proses de Jouanard renvoient au réel, à travers un cadastre intime. De Wang Wei, poète chinois de la dynastie des Tang, il dit : « *C'est le poète qui m'a marqué le plus profondément : il est capable, en très peu de mots, sans faire appel à l'émotion, de donner, du grand Tout du monde, une vision à la fois fulgurante et lente.* »

Devant des paysages dans le brouillard, qui évoquent des tableaux de Claude Gellée, ou la musique de Schubert – *Le Voyage d'hiver* –, Jouanard ne cesse de chercher l'harmonie du monde. « *C'est comme si je vivais plus pleinement quand j'écris. L'écriture permet de transcender une sorte de pudeur et de découvrir, de soi, des territoires ignorés. C'est une manière de se déborder soi-même : un peu comme la couleur, sur les images d'Epinal, en "bavant", leur apporte du sens, du contenu.* » ■

MONIQUE PETILLON

## ZOOM



BREF  
SÉJOUR  
PARMI  
LES  
HOMMES  
d'Alain  
Jessua,  
*Les Chiens,  
Traitement de  
choc,  
Armagedon...*

les films d'Alain Jessua nous ont habitués à des œuvres aussi troublantes qu'originales. Avec ce troisième roman, il nous installe dans un univers

qui paraît ordinaire, n'était la nature d'Arthur, le narrateur, mélomane autant que noir de plumage, dont la compagne, Rébecca, est une chatte siamoise. Arthur a quelques affinités avec Alberti, « *flic [qui] ne parle pas beaucoup, a un regard aussi précis que celui des rapaces* ». Et cette acuité est mise à l'épreuve dans un drame avec cadavre découvert sur une plage. Rythme, don du dialogue, humour : voilà un roman noir et policier qui fait la part belle à la psychologie des personnages. *P.-R. L.* Le Rocher, 180 p., 16 €.

LE TESTAMENT DE VÉNUS, d'Enzo Cormann  
Vénus, se présentant comme « *ne manquant de rien pour qui sait se passer de tout* », est le fils de Lucie Fayard et de Driss Ben Shaab, ouvrier marocain assassiné. Portant le nom de sa mère, Félix Fayard aura plusieurs surnoms, celui-ci lui venant d'avoir lu un ouvrage sur la mythologie grecque dans un hôpital psychiatrique. En rédigeant son testament, il se nomme tour à tour « *le Soussigné* » et « *l'Artiste général* ». Cette multiplicité de patronymes correspond aux facettes de ce quinquagénaire

dont la vie se partage entre une enfance vécue comme un petit Diogène, un séjour tumultueux en Afrique, cinq années de prison, six mois de mariage, et une œuvre de peintre qui expose dans la galerie l'Amusée. Faire son roman de la rédaction du testament – avant suicide ? – est une forme de création peu courante. L'auteur la mène à bien en faisant de son récit, comme il est dit de l'œuvre de Vénus, « *une prothèse de vie* ». La coulée des phrases donne à ce sujet simple une originalité que souligne la virtuosité de l'écriture. *P.-R. L.* Gallimard, 222 p., 18,50 €.

Un adolescent devenu adulte trop tôt

## La « vraie vie »

MES FRÈRES  
de Jérôme d'Astier.

Seuil, 142 p., 14 €.

Depuis *Les Jours perdus* (1), son premier roman, Jérôme d'Astier a fait sienne la voix de l'enfance et de l'adolescence pour en dépeindre tout autant les joies, les bonheurs simples, les rêveries que les déchirures... Surtout, ce romancier sensible, à la prose ciselée, a choisi à chaque fois, non sans risque, le « je » pour épouser au plus près les méandres d'une conscience à l'heure où se définissent les sentiments filiaux, amicaux ou amoureux. A ce titre *Mes frères*, son cinquième livre, s'inscrit bien dans cette filiation, cette fraternité pourrait-on dire de personnages qui portent tous en eux une soif intarissable d'aimer et d'être aimés.

Ainsi Marc, 17 ans, qui par amitié pour Eric a choisi de finir ses études dans une pension à la montagne. Là, dans ce monde replié sur lui-même, l'adolescent n'a pour se divertir que les virées au village, les parties de Risk et les facéties d'Eric, jeune homme efféminé et provocant qui ne cache guère son attirance pour les garçons. Un jour pourtant, un coup de fil inattendu d'Etienne, son frère aîné, va rompre cette morne quiétude. Emprisonné à la suite d'un cambriolage, ce dernier réclame son aide pour veiller sur Lina, sa séduisante jeune femme, et Kevin, son tout jeune fils.

Partagé entre la joie et la fierté de secourir « *l'ange taciturne de son enfance* », mais aussi la colère et l'inquiétude de le savoir coincé entre quatre murs, Marc, empli de troubles et d'interroga-

tions, gagne la banlieue parisienne. Et ce en compagnie d'Eric, qui a vu là l'opportunité, après une enfance marquée, notamment, par le départ mystérieux de sa mère, la déchéance de son père, les placements en familles d'accueil, de fuguer pour mener enfin la « *vraie vie* » dans les lieux interlopes de la capitale.

Une « *vraie vie* » qui va prendre une tout autre allure pour Marc, chargé de garder un œil sur la troublante et agaçante compagne de son frère ; sur Medhi, le dealer de shit de la maisonnée à qui Eric offre son corps comme une « *petite pute* ». Et aussi chargé de jouer les pères de substitution auprès de Kevin ainsi que les petits frères modèles lors de ses visites en prison.

Très vite pourtant, projeté dans un univers sordide de déglingue, de drogue, de sexe et d'alcool, le jeune homme va vaciller, sous le poids des responsabilités et les tentations quotidiennes qu'il repousse comme il peut. « *Le bordel il était aussi dans ma tête et mon cœur. Je voyais venir quelque chose qui allait m'emporter, me dissoudre. Faire l'unité de sa personne...* » C'est à cela qu'il va essayer de s'accrocher, vailler que vailler, jusqu'au jour où, vaincu, il commettra l'irréparable...

Touchante, maladroite, rageuse dans sa volonté d'être à la hauteur d'un grand frère aimé, idéalisé dans l'absence et la solitude, la voix de Marc, adolescent devenu trop vite adulte, nous fait entendre aussi celle, aux accents nouveaux, d'un romancier qui n'a pas eu peur de lâcher ses phrases, pour offrir un récit d'une beauté âpre, sombre, violente. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Verdier, 1995.

La 33<sup>e</sup> édition du Festival d'Angoulême consacre le retour des thèmes d'actualité et confirme la montée en puissance des mangas

# Quand la BD sort de sa

# bulle



Le mystère et les ténèbres font bon ménage avec le monde des images. Dans la veine du triomphe éditorial – et vraisemblablement bientôt cinématographique – du *Da Vinci Code*, l'ésotérisme et le fantastique ont été, en 2005, l'un des moteurs du succès de la BD. Les éditions Jacques Glénat avaient donné le « la » en lançant il y a cinq ans des séries ésotériques comme *La Loge noire*, *Le Triangle secret* puis *Le Décalogue*, à laquelle succède un nouvel épigone, *Le Légataire* (1).

Ses concurrents dans la cour des « grands » de la BD, Soleil et Guy Delcourt, Les Humanoïdes associés et, dans une moindre mesure, Casterman ou Dargaud Le Lombard, ont eux aussi fouillé d'obscurs ordres mystico-politiques,

exploré la piste de manuscrits disparus ou enquêté sur des confréries secrètes dotées de pouvoirs multiformes.

Le genre n'est sans doute pas près de disparaître, mais il doit compter avec le retour en force du réel, qu'il prenne la forme du reportage ou de la fiction (très) documentée. Pour le premier, *Les Mauvaises Gens, une histoire de militants* d'Etienne Davodeau (« Le Monde des livres » du 18 novembre 2005) – déjà récompensé par le Prix du public, celui de l'Association des critiques de bandes dessinées (ACBD) et de France-Info, et qui devrait être à nouveau adoué à Angoulême – comme le tome 3 du *Photographe* (2), font figure d'éclaireurs.

Pour la seconde, plusieurs albums récents témoignent de la volonté de la BD de raconter des histoires qu'il est

facile de mettre en parallèle avec l'actualité. C'est le cas de *Section financière* (3), dans lequel un procureur se lance aux trousses d'un oligarque russe soupçonné d'avoir détourné 250 millions de dollars du FMI. C'est celui des *Nouveaux Tsars* (4), qui met en scène un inspecteur chargé de surveiller le démantèlement de bases nucléaires russes sur fond de mafia moscovite et de rébellion tchétchène, ou encore du *Chemin de Tuan* (5), qui retrace l'éducation politique d'un jeune Vietnamien, membre d'une « Union des parias » regroupant des activistes issus des colonies françaises, au cœur de ces années 1920 finalement pas si lointaines... Quant à la « petite histoire », celle à la fois immuable et changeante des relations au sein du couple et de la famille, la BD se nourrit avec un certain bonheur de sa constante actualité. *Le Quatrième Passager* (6) constitue un avatar réussi du pionnier *Monsieur Jean*, de Philippe Dupuy et Charles Berberian.

Le phénomène n'est pas neuf mais prend un relief particulier. « Certaines aventures de Tintin, notamment *Le Lotus bleu* ou *L'Affaire Tournesol*, traitaient déjà de la guerre sino-japonaise et de la guerre froide. Edgar P. Jacobs, dans *SOS Météores*, évoquait déjà le dérèglement climatique », souligne Benoît Peeters, écrivain et conseiller éditorial des éditions Casterman. « Dans les années 1950, les éditeurs considéraient les auteurs de BD comme de grands enfants. Aujourd'hui, on a affaire à des dessinateurs et scénaristes qui vivent dans une ambiance de crise, d'infos et de films catastrophes, qui nous proposent des albums très documentés », remarque Yves Sente, directeur du Lombard et scénariste (*La Vengeance du comte Skarbak*, *Les Sarcophages du 6<sup>e</sup> continent*), qui a créé une collection spécifique, « Troisième vague », accueillant les BD aux accents contemporains, avec *IRS* ou *Alpha*.



« Pilote faisait la part belle à l'actualité ; Pierre Christin et Enki Bilal, par exemple, ont parlé de la fin de l'URSS ou du franquisme, rappelle Philippe Ostermann, directeur éditorial de Dargaud. Les auteurs se sentent plus libres dans la BD et il y a de plus en plus de lectrices, sensibles aux sujets sociétaux. Enfin, les médias s'intéressent à la BD et parlent des œuvres qu'ils aiment. Ce qui ne signifie pas qu'elles se vendent mieux : ainsi, *Riad Sattouf* a cent fois plus d'articles de presse que d'exemplaires vendus ! »

Ces albums liés à l'actualité, souvent de qualité, sont surtout plus « visibles » : « Les librairies générales s'intéressent désormais à la BD et mettent en avant ce type de livres, créant une demande chez les lecteurs que perçoivent les éditeurs, analyse Sylvain Ynsereux, gérant de la librairie spécialisée Impressions, à Enghien (Val-d'Oise). Nous ne sommes plus seuls à défendre un ouvrage comme *Les Mauvaises Gens*. Mais il n'y pas beaucoup plus de titres de ce type. »

Pourtant, les éditeurs prennent davantage en considération un certain type de lecteurs de BD qui la tirent vers le haut, ce qui n'empêche pas les « junk BD », concoctées à la va-vite par des éditeurs désireux de surfer sur le succès de Jean-Marie Bigard ou de

Mimi Mathy, ou d'une série comme « *Lea Parker* », en collaborant avec une filiale de TF1 ou de M6. « La BD est un des rares secteurs où la qualité se vend, contrairement au disque ou à la télé », veut croire Philippe Ostermann. « La BD est dans une vraie vitalité créative, confirme Benoît Peeters. Mais ce médium ne se porte pas si bien que ça : si on enlève le dernier *Astérix* et les grosses séries mangas, la croissance devient illusoire et la vie d'un titre est en récession. Pour les nouveaux auteurs et les nouvelles tendances, cela reste fragile. » D'autant que le marché n'a pas encore subi l'attaque des *manhwars* (BD coréennes) et, bientôt, des productions chinoises. ■

YVES-MARIE LABÉ

## Le voile selon Pétilion

**L'AFFAIRE DU VOILE**  
de Pétilion,

Albin Michel, 56 p., 12,50 €.

Après s'être intéressé à la Corse (*L'Enquête corse*, vendu à 450 000 exemplaires dont 10 000 en langue corse, selon son éditeur, Albin Michel), après avoir raconté son enfance bretonne et catholique (*Superatho*, avec Florence Cestac, Dargaud), René Pétilion aborde dans *L'Affaire du voile* (illustration ci-contre) un autre thème d'actualité : l'islamisme en France. C'est à nouveau Jack Palmer, son « privé » à chapeau mou, qui s'y colle. Chargé par une dentiste de retrouver sa fille Lucie, qui aurait à la fois adopté le voile et le nom de Yasmina Fatwa, Palmer enquête à Belleville et à Mantes-la-Jolie. Il y rencontre deux imams, un « libéral » et un fondamentaliste, découvre une idylle

entre leurs deux enfants, discute avec un certain Saïd Asal, inspiré de Tariq Ramadan. On sourit beaucoup, à l'instar des musulmans à qui René Pétilion a fait lire l'album, entre deux rendez-vous avec un journaliste algérien et celui d'une radio du Moyen-Orient : « Ils estiment que c'est bien de traiter de cette manière un sujet qui n'est pas forcément drôle. »

Certains reprocheront à *L'Affaire du voile* de n'être pas allé au bout de la critique, et de renvoyer dos à dos ses deux imams. « Je l'ai construit différemment de *L'Enquête corse*, trop de gags auraient cassé la narration, explique le dessinateur du *Canard enchaîné*. Sur le propos, c'est vraiment ce que j'avais envie de dire : je montre clairement mes préférences. Et il faudra bien que libéraux et fondamentalistes se mettent d'accord. C'est mon souhait mais mon optimisme est relatif : ce ne sera pas facile. » ■

Y.-M. L.

## ZOOM

### LES CŒURS BOUDINÉS,

de Jean-Paul Krassinsky  
Un portrait sentimental de cinq jeunes filles un peu enveloppées – mais diablement séduisantes – victimes des préjugés des hommes. En cinq nouvelles, l'auteur dresse le constat doux-amer d'une société contemporaine obsédée par le culte de l'apparence. C. Q. Dargaud, 54 p., 13 €.

### LES FILS D'OCTOBRE,

de Nikolaï Maslov  
Après le remarqué *Une jeunesse soviétique* (2004), Nikolaï Maslov signe un recueil racontant la réalité quotidienne de la Russie postcommuniste. Entre l'absence d'avenir, les blessures de la guerre en Afghanistan et le salut dans l'alcool, les personnages de Maslov décrivent, en un crayonné de noir et blanc, une Russie où seule la beauté sauvage des paysages semble épargnée par le désespoir. C. Q. Denoël Graphic, 96 p., 20 €.

### PETITE HISTOIRE DU GRAND TEXAS,

de Gregory Jarry & Otto T.  
Violence, ségrégation et ambitions personnelles : une histoire sans complaisance de l'Etat du Texas, de la conquête espagnole à... 2035, année où il

ne reste plus que des Texans sur la planète Terre « à jamais pacifiée ». Textes d'un humour sarcastique et politiquement très incorrect et graphisme étonnant où se succèdent des personnages traités en silhouettes sur fond orange. C. Q. Ed. f/bib, 128 p., 12 €.

### L'ÉLITE À LA PORTÉE DE TOUS,

d'Etienne Lécroart  
L'auteur est un membre actif de l'OuBaPo (Ouvroir de BD potentielle), collectif d'auteurs pratiquant une BD sous contraintes, dans la lignée de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle). Ses héros, las de leur physique ingrat, se glissent au sens propre dans la peau de personnages populaires et irrésistibles... Un album stimulant par sa réflexion sur la narration en BD. C. Q. L'Association, 48 p., 6 €.

### LE SOURIRE DU CLOWN,

de Brunshwig & Hirn  
Scénario ambitieux et complexe, cet album aux tons lumineux confronte des clowns quinquagénaires au monde d'une cité HLM. Auteurs du remarqué *Pouvoir des innocents*, Brunshwig et Hirn confirment leur volonté d'explorer la réalité sociale et politique. C. Q. Futuropolis, 64 p., 13,50 €.

### HEMINGWAY,

de Jason  
Et si Hemingway avait choisi la bande dessinée ? Jason fait revivre le Paris littéraire des

années 1920, entre le Dôme et la Closerie des Lilas. A une différence près : James Joyce, Scott Fitzgerald, Ezra Pound n'y sont pas écrivains mais auteurs de BD... Une histoire inattendue, signée d'un Norvégien féru de dessins animaliers. C. Q. Carabas, 48 p., 12,90 €.

### FRITZ HABER, (t. I, L'Esprit du temps)

de David Vandermeulen  
Fritz Haber, chimiste allemand qui obtint le prix Nobel en 1918 pour sa synthèse de l'ammoniac, était aussi l'inventeur d'un gaz de combat utilisé pendant la première guerre mondiale. Il participa ensuite aux recherches d'IG

Farben qui aboutirent au zyklon B., utilisé dans les chambres à gaz des camps nazis. Premier tome de la biographie d'un homme partagé entre son ambition et sa judaïté, traité dans des tons sépias, à la manière de photos abîmées par le temps. C. Q. Delcourt, 160 p., 17,50 €.

### QUIMBY MOUSE,

de Chris Ware  
Après avoir été révélé au public français grâce à *Jimmy Corrigan*, Ware concentre ici la richesse du graphisme américain dans un style très personnel, se référant au dessin animé, aux réclames d'après-guerre et aux BD populaires. C. Q. L'Association, 68 p., 50 €.

### GOGO MONSTER,

de Matsumoto Taiyou  
Histoire de l'amitié de deux collégiens, le héros, Makoto Suzuki, et Yuki Tachibana, un garçon qui parle seul et voit des « monstres », *Gogo Monster* est l'œuvre d'un des plus grands auteurs de mangas japonais de sa génération, qui est aussi l'un des plus européens des « mangakas ». Matsumoto Taiyou est aussi l'auteur d'*Amer béton*, histoire de deux gamins des rues publiée par Tonkam. Amateur de mystère et de métaphores graphiques, cet admirateur de Moebius et de Prado témoigne, dans ce récit sur l'irréversible perte de l'innocence, d'une maîtrise fascinante des contrastes et des

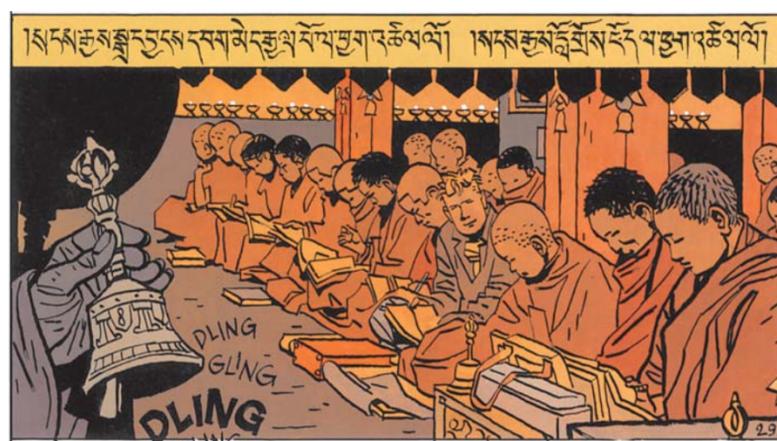
ressources presque inépuisables du cadrage. Y.-M. L. Delcourt, 472 p., 29,90 €.

### LE BOUDDHA D'AZUR,

tome I, de Bernard Cosey  
« Porridge », un jeune Anglais résidant à Calcutta, s'enfuit dans l'Himalaya afin d'échapper à de tristes études à Londres. Recueilli par des lamas, il s'initie aux rites du monastère et s'éprend de la cinquième réincarnation de Lahlh, une *tulku*. Cette rencontre, qui a lieu en 1963 alors que les troupes chinoises « libèrent » le Tibet, est racontée avec le trait précis et l'arc-en-ciel de couleurs propres à Cosey. Y.-M. L. Dupuis, « Empreintes », 64 p., 13,95 €.

### UNE PETITE MORT,

d'Alan Moore et Oscar Zarate  
Premier roman graphique d'Alan Moore, écrit en 1991 avant le fameux *From Hell* et *La Ligue des gentlemen extraordinaires*, *Une petite mort* décline en quatre tableaux la vie de Tim Hole, de 1954 à 1989. Publicitaire fêté aux Etats-Unis, de retour en Grande-Bretagne, avant Moscou, il ressasse les épisodes de sa vie. Enfance morne, milieu surfait, adultère et divorce ponctuent ce récit aux cadrages explosés et aux coloris suritaminés, où fantasmes et culpabilité jouent sur le clavier de la réalité. Une œuvre majeure aux multiples lectures. Seuil, 100 p., 18 €.



« Le Bouddha d'Azur », de Cosey. DUPUIS.





## Le spectre du piratage par Internet

Pour la première fois, le 7 avril 2005, le tribunal de grande instance de Paris a condamné un internaute qui proposait gratuitement plus de 2 000 albums, depuis son ordinateur. Le disque dur a été confisqué et l'internaute condamné à payer 1 euro de dommages et intérêts, et une amende de 1 000 euros. « Une action a aussi été intentée contre Free, qui propose des forums de discussion par lesquels passent des milliers de BD protégées par le droit d'auteur, indique Lore Vialle-Touraille, juriste au Syndicat national de l'édition (SNE). Notre but : montrer que ce fournisseur d'accès sait très bien qu'il est possible de télécharger des albums sur ces groupes de discussion. Nous voulons que sa responsabilité soit mise en cause. »

Les principaux éditeurs suivent actuellement de près les risques de contagion des téléchargements « pirates » de musiques et de films. Le Syndicat national de l'édition (SNE) informe son groupe BD des actes de contrefaçon susceptibles de porter atteinte à leurs droits. « Les éditeurs nous ont confié un mandat afin que nous déposions plainte pour contrefaçon de BD sur Internet, si nécessaire et si l'intérêt collectif est en jeu », poursuit Lore Vialle-Touraille.

Les éditeurs sont vigilants, mais la panique n'est pas à l'ordre du jour. « Le

risque est réel mais limité, tempère Louis Delas, directeur général de Casterman et président du groupe BD au SNE. Les bédéphiles sont attachés à l'objet livre. Or imprimer un album en quadrichromie après l'avoir téléchargé coûte cher, et le résultat n'est pas de bonne qualité. » Le danger est plus grand avec les mangas « plus faciles à scanner car imprimés en noir et blanc et lus par des lecteurs très branchés sur l'informatique. Les adeptes de mangas sont aussi moins soucieux de l'objet livre », précise M. Delas. « Les lecteurs préfèrent lire un livre broché ; il est certes possible d'imprimer un roman après téléchargement, mais je ne crois pas que ce soit une pratique très répandue. Et la lecture directe sur écran reste assez ennuyeuse », confirme Philippe Ostermann, directeur éditorial de Dargaud. Seule obligation pour les éditeurs : faire comprendre qu'un album a un prix et que la gratuité reste un leurre. « Les maisons de disques n'ont pas réfléchi à une politique sur la durée. Aujourd'hui, comme il n'existe plus de référence en matière de prix, les consommateurs attendent qu'ils continuent de baisser, analyse M. Ostermann. A nous de nous montrer exigeants sur le contenu de nos albums, insiste-t-il. Nous nous devons de fabriquer de bons livres et ne pas jouer sur les prix. » ■

CHRISTOPHE QUILLIEN

## Un secteur en voie de « mangalisation »

À l'automne 1997, les éditions BD Boum publiaient *Faut-il brûler les mangas ?*, un ouvrage au titre volontairement polémique signé de deux spécialistes de la BD, Patrick Gaumer et Rodolphe. Neuf ans plus tard, la question a perdu sens et acuité. Le monde de la BD vit désormais en grande partie des mangas, ces recueils venus du Japon mais aussi de Corée ou de Chine, au point que divers rapports consacrés à la BD évoquent un « neuvième art » en voie de « mangalisation ».

Détrônant l'édition jeunesse, la BD est le secteur éditorial qui a le plus progressé en 2005. Avec environ 250 millions d'euros de chiffre d'affaires et 5 % du marché du livre, ses ventes au détail ont progressé de 2,5 %, selon *Livres Hebdo* du 20 janvier. Gilles Ratier, secrétaire général de l'Association des critiques de BD (ACBD), indique que 3 600 albums, parmi lesquels 552 rééditions, ont été publiés en 2005. Epousant les habitudes de l'univers du livre, les éditeurs de BD publient sur-

tout à la rentrée : de septembre à novembre, 1 124 albums ont paru dont 421 pour le seul mois de novembre ! Mais parmi les 203 éditeurs, 17 d'entre eux éditent plus de 70 % des albums.

### Fonds de commerce

La « mangalisation » se confirme. Les mangas représentent 42,28 % des BD édités en 2005 selon Gilles Ratier (36 % selon *Livres Hebdo* et 30 % selon les chiffres de GFK). On en a dénombré 1 142 en 2005, soit cinq fois plus qu'en 2000 (227 titres alors). Tous les grands éditeurs possèdent désormais leur filiale (Glénat Manga, Kana pour Dargaud, Sakka pour Casterman, Tonkam et ses propres labels pour Delcourt, Soleil Manga pour Soleil, Kurokawa pour Editis...), se sont lancés dans la BD (La Martinière, Albin Michel, Les Humanoïdes associés, Bayard...) ou en ont fait leur fonds de commerce depuis leur création (Pika). Plus de 25 éditeurs publient des BD d'origine asiatique et les titres de la série *Naruto* (Kana) s'inscrivent parmi les 30 meilleures ventes

de l'année. Il est vrai qu'un jeune sur deux de 9 à 13 ans, attiré par les sujets, le format et le prix, a acheté au moins un manga en 2005.

En tête du palmarès des meilleures ventes d'album, on trouve toutefoix une BD franco-belge, le trente-troisième épisode d'*Astérix*, le désolant *Le ciel lui tombe sur la tête* (Ed. Albert-René), avec 1,3 million d'exemplaires vendus selon *Livres Hebdo*, 1,7 million selon GFK, qui précise qu'il se vendait 35 albums par minute lors de sa mise dans les bacs... *L'Or de Maximilien*, récente aventure de XIII (Dargaud), le talonne mais loin derrière, avec 247 300 exemplaires, devant *Largo Winch : la loi du dollar* (Dupuis) avec 225 300, *Le Petit Spirou* (178 800), *Le Chat a encore frappé* (159 900), etc.

Enfin, selon les chiffres d'Edistat-Tite Live, les grandes surfaces spécialisées (Fnac, Virgin...) restent le principal circuit de ventes (49 %) devant les hypermarchés (29 %) et les librairies (22 %). ■

Y.-M. L.

## Le programme

Présidée par Georges Wolinski, Grand Prix en 2005, la 33<sup>e</sup> édition du Festival international de la BD d'Angoulême doit avoir lieu du 26 au 29 janvier. En plus des « bulles » abritant les éditeurs, plusieurs expositions et animations sont proposées.

Les principales sont consacrées à Georges Wolinski, Guido Buzelli (*La Révolte des ratés*, *L'Homme du Bengale*, *Tex Willer...*) et au Japonais Kotobuki Shiriagari. Diverses expositions ont été montées : « Capsule cosmique », autour de ce magazine des éditions Milan ; « De Pilote à Poisson Pilote » (les héritiers du magazine publiés dans l'une des collections-phares de Dargaud) ; une découverte de la BD finlandaise et de ses auteurs comme Terhi Ekebom, Aapo Rapi, Katja Tukiainen, etc. ; « Peurs du noir » qui réunit, sous l'égide d'Etienne Robial, des auteurs déjà rassemblés autour du film d'animation du même nom, comme Blutch, Romain Slocombe, Lorenzo Mattoti, Michel Pirus ; une nouvelle rencontre avec la BD africaine. S'y

ajoutent l'espace Manga et le concert de dessins, deux manifestations nées en 2005 et couronnées de succès, la présentation du film *Entre quatre planches*, conçu et réalisé par les Requins marteau, et enfin de multiples rencontres avec des auteurs (Jeffrey Brown, Ben Katchor, Chantal Montellier, Ralf König, Enki Bilal...).

Les éditions Dupuis font leur retour à Angoulême, en revanche plusieurs éditeurs indépendants parmi les plus créatifs (Atrabile, Rackham, L'Association, Fremok, Cornélius...) ont décidé de ne pas avoir de stand au festival, pour marquer leur désaccord avec les conditions qui leur ont été faites (agencement des espaces, programmation). Réservations : [www.ticketnet.fr](http://www.ticketnet.fr) et par téléphone : 0892-390-102 (8 euros le passeport adulte/un jour ; 19 euros/3 jours ; 4,50 euros le passeport jeune 7-18 ans/un jour et 10 euros les 3 jours ; gratuit pour les moins de 7 ans). Tarifs groupes : 0820-20-68-28 ; comités d'entreprise : 0825-840-701.

### BORGIA, t. 2. LE POUVOIR ET L'INCESTE,

d'Alexandro Jodorowsky et Milo Manara. Avec Alexandro Jodorowsky au scénario, le dessinateur Manara décrit l'histoire des Borgia et l'ascension du pouvoir papal par cette famille d'origine espagnole, aidée des conseils de Machiavel et un temps contrée par Savonarole. Le deuxième volume de cette saga – qui devrait en compter quatre – ne lésine pas sur les scènes de violence et d'orgies somptueusement dérangeantes, dont l'inceste entre César et Lucrece ou le dépeçage d'un pauvre hère par des chiens, au soleil du Colisée, ne sont pas les moindres tableaux de genre. Manara, auteur des aventures de Giuseppe Bergman (rééditées par Les Humanoïdes associés), s'est notamment inspiré de chroniques romaines de cette Renaissance italienne turbulente, les « burcados », et de ses repérages à la villa Borgia pour dessiner cet album dont les corps, les expressions et les vêtements sont magnifiés par un dessin et des coloris allant de l'or au carmin et au bistre, époustouflants d'habileté. Y.-M. L. Albin Michel, 64 p., 12,50 €.

### SLOW NEWS DAY,

d'Andi Watson. Une jeune stagiaire américaine, Katharine Washington, doit s'entendre avec le seul

journaliste du *Mercury*, quotidien local de la petite ville anglaise de Wheatstone. L'affrontement entre la jeune fille tout feu tout flamme et le localier bourru tourne à l'aigre avant de se pacifier. Chronique pointilliste en noir et blanc d'une relation jouant sur les plans professionnel et privé, ce livre du jeune Britannique Andi Watson (dont les ouvrages sont régulièrement nominés aux

Eisner Awards américains) est un festival de dialogues et de situations pimentés par l'ironie et la tendresse. A lire, aussi, de la même maison d'édition, *Peine perdue*. La Canadienne Catherine Doherty y raconte la quête de sa mère biologique par une jeune femme adoptée, à l'aide d'un trait efficace minimaliste. Y.-M. L. Ed. Ça et Là, 160 p., 22 €, et 82 p., 16 €.

### L'AIGLE SANS ORTEILS,

de Lax. Au début du siècle dernier, le Tour de France fait rêver les lecteurs de *L'Auto*, dont Amédée Fario, un colporteur qui a aidé à la construction de l'observatoire du pic du Midi en 1906 et 1907. Amédée rêve de s'offrir un Alcyon (« treize kilos d'acier et frein sur la roue avant »), mais un accident en montagne qui lui a laissé les pieds gelés va l'obliger à s'équiper d'orteils en bois de hêtre. Il courra quand même... Cet hommage de Lax aux premiers « forçats » du Tour et à ses thuriféraires (chroniqueurs, dessinateurs, photographes), dessiné avec élégance, parle aussi de handicap, d'efforts, d'amour et d'amitié. Y.-M. L. Dupuis, 80 p., 12,94 €.

### LE LOCAL, de Gipi

Des copains désireux de former un groupe de rock dégottent un hangar qu'ils remettent à neuf. Entre famille méprisée, pères lointains et filles frôlées, Giuliano et ses copains réinventent l'adolescence. Déjà récompensé par le prix Goscini pour ses *Notes pour une histoire de guerre* (Actes Sud), le jeune auteur italien Gipi, un des illustrateurs attirés de *La Repubblica*, est devenu la dernière coqueluche de la BD. Y.-M. L. Gallimard, « Bayou », 112 p., 15 €.



### Image extraite de « Gogo Monster »

TAIYOU MATSUMOTO / SHOGAKUKAN INC. (TOKYO)



Suzanne Johnston, la Dorabella de « Così fan Tutte », lors du festival de Glyndebourne (Angleterre, 1991) GÉRARD UFERAS/RAPHO

# La fascination Mozart

« Je mets ensemble les notes qui s'aiment » disait-il. De nombreux ouvrages saluent ce compositeur génial né il y a 250 ans, le 27 janvier 1756, à Salzbourg.

On ne prête qu'aux riches. Fêtant comme il se doit ses 80 ans, l'hédoniste sir Thomas Beecham (1879-1961), chef inimitable pour son sens narratif et son engagement d'une subjectivité inouïe, recevait du monde entier des messages de congratulations de ses confrères comme de mélomanes anonymes, quand, l'heure filant, il s'impatienta : « *Toujours rien de Mozart ?* »

Plus que les spéculations sur le crâne du compositeur, prétendument identifié – mais la fosse où le corps fut jeté en décembre 1791 ne fut localisée qu'en 1855 ! – et déposé en 1902 au Mozarteum de Salzbourg, voire sur le cerveau du compositeur, comme si le siège du génie pouvait livrer au neurologue les secrets qu'on ne peut laisser à

la responsabilité d'un dieu hypothétique, l'anecdote révèle la fascination inentamable qu'exerce le musicien autrichien, devenu, depuis la pièce de Pouchkine, *Mozart et Salieri*, qui met en scène la jalousie qui conduit l'ainé à empoisonner le cadet – on connaît la fortune durable de l'accusation –, l'incarnation du scandale de l'élection divine.

Lui ne profita guère de ce statut de « génie » dont l'ère romantique para le créateur, en marge des règles sociales et des allégeances qui confinaient jusque-là l'artiste à la domesticité des puissants.

Né il y a juste 250 ans, à Salzbourg, le 27 janvier 1756, septième et dernier enfant de Léopold et d'Anna Maria Mozart, le jeune Wolfgang a tout de l'enfant prodige. A 5 ans, il signe sa première

composition, un menuet en sol qu'il joue au clavecin, peu avant de se produire en public pour la première fois. Munich et Vienne l'accueillent dès 1762, et l'année suivante une première tournée européenne le conduit à Bruxelles, Paris, Londres bientôt, où la famille se fixe plus d'un an – c'est là que l'enfant se lie d'amitié à Johann Christian Bach. Mais pour un Grimm qui salue un « *vrai prodige* », combien ne voient en lui qu'un phénomène, voire une attraction foraine...

Conscients de la difficulté d'enfermer en un seul volume toutes les informations comme toutes les approches de ce météore dont la trace n'en finit plus de séduire, les douze spécialistes réunis sous la houlette de Bertrand Dermoncourt, directeur de la revue *Classica/Répertoire* et responsable de collection chez Actes Sud, ont choisi la modestie et la sobriété. Ici pas de surenchère dans le dithyrambe. Juste une pédagogie sûre qui fait de cette somme un outil aussi adapté à l'initiation qu'une mine pour approfondir l'œuvre et l'intelligence de ce « moment Mozart » dont la postérité ne cesse d'interroger le persistant mystère.

## Héritage littéraire

Qu'on y cherche les aînés fameux du musicien (Händel qu'il admire et réorchestre, Haydn bien sûr, Pergolèse dont l'écho du *Stabat Mater* hante la *Lacrimosa* du *Requiem*), ceux qui croisèrent la route du musicien, du terrible archevêque de Salzbourg, Hieronymus Colloredo, au pape Clément XIV ou au librettiste Lorenzo Da Ponte, qu'on se penche sur les œuvres – en marge des notices sur telle messe ou tel quintette, le catalogue chronologique établi par Ludwig Alois Ferdinand von Köchel (le fameux K qui ordonne les compositions du maître), publié en 1862, est judi-

## De nombreuses rééditions

Cascade de reparutions, plus ou moins mises à jour, avec, à tout seigneur tout honneur, le pionnier et monumental **Wolfgang Amadeus Mozart**, de Theodore de Wyzewa et Georges de Saint-Foix, de 1936 (éd. Robert Laffont, « Bouquins », 2 vol., 1880 p., 36,59 €) ; **Mozart aimé des dieux**, de Michel Parouty (Gallimard, « Découvertes », 192 p., 13,90 €) : une initiation idéale parue en 1988 – l'édition 2006 bénéficie d'une entrée en scène de Patrice Chéreau et de Natalie Dessay, et offre les conseils d'une DVDthèque désormais indispensable. Certains titres changent d'adresse : ainsi **Mozart. Chemins et chants**, d'André Tubeuf, paru chez Arthaud en 1990 (Actes Sud/Classica, 240 p., 18 €) ; **1791. La dernière année de Mozart**, de H. C. Robbins Landon (Lattès, 1988), reportage aussi minutieux que passionnant par un mozartien émérite, codirecteur naguère d'un **Dictionnaire Mozart** (Fayard, 324 p., 20 €) ; **Mozart**, de Marcel Brion : l'élégante vision d'un académicien germaniste et humaniste (Perrin, 416 p., 22,50 €). A signaler encore le retour de l'album paru pour le bicentenaire de la mort du musicien, **Sur les pas de Mozart**, de Jean des Cars et Frédéric Pfeffer (Perrin, 144 p., 32 €) et le récit léger d'Eve Ruggieri sur **Mozart. L'itinéraire libertin** (éd. Michel Lafon, 286 p., 18,50 €).

cieusement livré en annexe –, qu'on s'intéresse aux rôles lyriques (Dorabella ou Leporello, Sarastro ou Chérubin), aux interprètes (Haskil, Francescatti, Fricays, Walter ou Perahia, Bartoli aussi) ou aux musicologues et autres essayistes (Alfred Einstein, Jean-Victor Hocquard, mais aussi Sigmund Freud ou Norbert Elias), ce *Tout Mozart* est aussi informé qu'élégamment écrit.

Si l'héritage littéraire de la figure de Mozart est évidemment en bonne place (de Hoffmann à Nietzsche, de Kierkegaard à Burgess, de Jouve à Char ou Bonnefoy, jusqu'à Christian Gailly), on retiendra l'ambition d'entrées moins attendues (« Jazz », « Ironie », mais aussi « Dieu » ou « Voix ») comme l'intelligente réflexion sur les langues employées et servies par le musicien. Divin, galant, marginal, incompris enfin, avant d'être tenu pour unique, Européen majuscule et créateur absolu, Mozart est dans ce kaléidoscope autant un être humain qu'un prodige. La gageure n'est pas mince. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## TOUT MOZART

Sous la direction de Bertrand Dermoncourt.

Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 1 152 p., 29,50 €.

Signalons l'hommage de sept essayistes à Goethe, Pouchkine, Mörike, Kierkegaard, Holan, Bachmann et Bernhard, tous inspirés par le compositeur (*Sept écrivains pour Mozart*, éd. Laurence Teper, 96 p., 10 €) ; et, mieux qu'une curiosité, l'édition commentée du manuscrit autographe de *Don Giovanni*, assumée par Gilles Cantagrel, Emmanuel Reibel et Catherine Massip (BnF/Textuel, 128 p., 50 €).

## Un personnage de romans

Du « divin Mozart », Goethe, qui ne le rencontra jamais adulte, prédisait que la « *force créatrice* [n'allait] pas devoir être tarie et consommée de sitôt ». Pour le célébrer, Max Genève a choisi de la faire cohabiter, par le truchement du roman, avec un personnage imaginaire, Cornélius Pappano, musicologue auteur d'une biographie qui retient surtout les dernières années de la vie du compositeur. Au cours d'un colloque, il rencontre Sara Nacht, qui préfère « *la compagnie des livres et des partitions à celle de ses semblables* ». Il en est amoureux et soutient la polémique que suscite son essai sur la mort de Mozart, dont les circonstances restent mystérieuses.

Rien de plus risqué que cette forme romanesque. Genève la maîtrise en faisant de la vie de Mozart et de celle de Pappano un récit d'une parfaite unité. « *Je mets ensemble les notes qui s'aiment* », disait Mozart. C'est ainsi que le romancier relie, avec une belle virtuosité d'écriture, hier et aujourd'hui, qu'il nous passionne par son érudition et nous fait partager son amour de Mozart sans oublier l'humour. Une excellente ouverture aux célébrations (*Mozart, c'est moi*, Zulma, 288 p., 16 €).

La meilleure, versant transalpin, puisque nos voisins italiens célèbrent aussi Mozart avec le plaidoyer de Rita Charbonnier pour la trop caricaturée Nannerl, dont le parcours échappe soudain aux biographies du frère trop brillant pour ne pas la renvoyer dans l'ombre. Une réhabilitation romanes-

que attendue par ceux qu'avait séduits le décapant portrait humoristique qu'en brossait dès les années 1970 Marie-Paule Belle dans « Wolfgang et moi ». Traduite par François Maspéro, *La Sœur de Mozart* paraît au Seuil le 13 avril, mais on peut d'ores et déjà suivre la réinvention romanesque tentée par Enzo Siciliano, qui lui valut le prestigieux prix Strega en 1998 et que les bienfaits de la commémoration actuelle – comme quoi il peut y en avoir – offrent au lecteur français : **Les Beaux Moments** mise sur un montage de documents, souvenirs, notes et récits, fragments de journal ou missive « *lue et aussitôt détruite* », pour approcher un Mozart saisi dans son milieu familial comme dans le cadre si étouffant de la domesticité de l'archevêque Colloredo, et se joue de la chronologie et des lieux, naviguant librement entre 1778 et 1829 comme entre Vienne, Salzbourg, Linz ou Mannheim, en dix-huit chapitres dont, au cœur du dispositif, un éloge mémorable du cor de basset et de sa saisissante détresse (traduit de l'italien par Thierry Laget, éd. du Rocher, 264 p., 19,90 €).

## « Tu plais à trop de gens »

On attendra les épisodes à venir – très vite : un par mois ! – pour évaluer le projet romanesque que Christian Jacq consacre à **Mozart** : le premier des quatre volets, **Le Grand Magicien** (éd. XO, 400 p., 21,90 €) donnant le ton d'une vision centrée sur l'adhésion du compositeur à la

franc-maçonnerie, dont la matrice égyptienne sert de pont entre la veine classique de l'archéologue devenu coutumier du best-seller et le monde mozartien, de *Thamos à La Flûte*...

L'option de cet autre champion de librairie qu'est Eric-Emmanuel Schmitt est autrement personnelle. Comme le confesse d'entrée le titre de l'ouvrage : **Ma Vie avec Mozart** (Albin Michel, 180 p. + 1 CD, 22,90 €). « Confession » est le terme qui convient quand l'auteur entend raconter sa tumultueuse passion pour un compositeur qui lui sauve la vie, à 15 ans, quand il se voit choisir la mort lente et hygiénique de Sénèque, dont la vie s'écoula, veines tranchées, dans la moiteur du bain, jusqu'à ce que l'air de la Comtesse, à l'acte III des *Nozze*, entendu lors d'une répétition à l'Opéra de Lyon l'arrache à son projet morbide, promesse d'inépuisable consolation.

Dire aussi sa culpabilité d'avoir méconnu aussi cette grâce trop partagée pour être avouable : « *Pardonne-moi, j'ai cédé au snobisme. Tu plais à trop de gens (...). Ne permettant pas à une étroite communauté d'élus de se reconnaître et de se distinguer des masses, tu n'es pas assez élitaire, Mozart, désolé.* » Reste que l'aveu si simple qu'à écouter Mozart on puisse croire que l'homme mérite d'exister justifie ce portrait de l'écrivain en mélomane reconnaissant, que l'impeccable CD qui l'accompagne rend contagieux le besoin de dire merci. ■

P.-R. L. ET PH.-J. C.

## L'épistolier « bienfaisant »

**LETTRES DES JOURS ORDINAIRES 1756-1791**  
Choisies et présentées par Anne Paradis.

Traduites par Bernard Lortholary, Fayard, 600 p., 25 €.

On n'a cessé d'écrire sur Mozart, mais s'est-on assez penché sur cette autre écriture que dévoile sa correspondance ? Son naturel, son goût pour les facéties comme sa liberté de ton, sa vivacité théâtrale comme la crudité de son vocabulaire, les pirouettes enfin qu'il exécute pour prendre congé, signature et post-scriptum, quand il cesse d'être un «  *fils très-obéissant* », en font un épistolier de premier rang.

Depuis la monumentale entreprise de Geneviève Geffray, qui annota et traduisit l'impressionnant corpus, édité par Bauer, Deutsch et Eibl (Bärenreiter, 1962-1975) – *Correspondance*, Flammariion, « Harmoniques », 7 vol., 199 € – corpus remis en vente dans son intégralité, on peut mesurer ce qu'ont de «  *bien-faisantes pour tous* » ces lettres qui enthousiasmaient Zweig, Romain Rolland («  *Quand une fois on les a lues, Mozart reste votre ami pour toute la durée de la vie* ») ou Hermann Hesse («  *Une possibilité nouvelle et attrayante de pénétrer dans cet esprit singulier, unique, que nous ne comprendrons jamais en entier et qu'il nous est aussi naturel d'aimer que la lumière et le printemps* »).

Des quelque 1 200 lettres rassemblées sur la période 1756-1791 et signées tant de Wolfgang que de son père, de sa

mère ou de sa sœur, et les 400 écrites ensuite par Nannerl et Konstanze, la veuve du musicien, on découvre le quotidien d'une famille qui écrit pour informer et délivrer un message destiné à être rendu public, tout en préservant une sphère intime, d'autant plus touchante qu'elle s'affranchit de la censure, quand Wolfgang libère son penchant pour l'espionnerie grivoise, voire scatologique, et son goût pour le non-sens.

Que l'ensemble soit lacunaire n'empêche pas de goûter le style singulier de Mozart, son amour des idiomes, des calembours et de la création langagière, son sens de la caricature et sa tendance au persiflage ; de trouver les indices d'une esthétique propre (considérations sur la théâtralité, l'interprétation) comme d'une morale souriante, blasphématoire même (en post-scriptum d'une lettre adressée à son père, fin 1777 : «  *Je reconnais du fond du cœur tous ces péchés et ces écarts, dans l'espoir ferme et la résolution d'amender toujours plus la vie dissolue que j'ai commencé à mener. C'est pourquoi je demande la sainte absolution, si elle peut s'obtenir facilement ; sinon cela m'est égal, car le jeu continuera.* »)

La nouvelle anthologie que propose Anne Paradis, dans une traduction inédite, offre une alternative pour le lecteur curieux d'écouter ce Mozart méconnu, mais effrayé par la somme de Flammariion. La composition habile comme la présentation vive et particulièrement militante de ces *Lettres des jours ordinaires* sera un atout supplémentaire pour imposer Mozart en toutes lettres. ■

PH.-J. C.

Deux études de l'Allemand Götz Aly éclairent d'un jour nouveau le fonctionnement du III<sup>e</sup> Reich

# Mécanique du nazisme

**COMMENT HITLER A ACHETÉ LES ALLEMANDS**

**Le III<sup>e</sup> Reich, une dictature au service du peuple (Hitlers Volksstaat)**  
de Götz Aly

Traduit de l'allemand par Marie Gravey Flammarion, 374 p., 25,50 €.

**LES ARCHITECTES DE L'EXTERMINATION**  
**Auschwitz et la logique de l'anéantissement (Architects of Annihilation)**  
de Götz Aly et Suzanne Heim

Traduit de l'anglais par Claire Darmon, Avant-propos de Georges Bensoussan, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 432 p., 25 €.

Comment se peut-il que les Allemands aient, à différents niveaux, ignoré, voire commis des crimes de masse sans précédent, en particulier le génocide des juifs d'Europe ? La question, âprement débattue, sous-tend deux ouvrages qui paraissent coup sur coup en traduction française.

*Comment Hitler a acheté les Allemands*, publié en Allemagne en 2005, a pour auteur l'historien allemand Götz Aly, qui est, à 59 ans, l'un de ceux qui contribuent le plus à renouveler les études sur la Shoah. Au centre de son analyse, il y a l'idée que l'appareil d'Etat nazi s'employa à « acheter chaque jour l'approbation de l'opinion, ou, à tout le moins, son indifférence ». Pour atteindre cet objectif, on fit supporter l'essentiel de la charge de l'impôt aux couches aisées de la population : les ouvriers, la plupart des employés et fonctionnaires allemands ne payèrent pas un sou d'impôt de guerre direct jusqu'au 8 mai 1945. Le régime nazi ne put alléger les charges des plus démunis qu'en imposant des frais d'occupation croissants aux populations des pays envahis. La plus notable des stratégies élaborées à cette fin fut la spoliation des juifs. Les recettes supplémentaires qui en découlèrent – près de 10 % des recettes courantes du dernier budget d'avant-guerre – représentèrent une bouffée d'oxygène pour le Reich, qui put ainsi amadouer ses administrés. En somme, « une politique de corruption sociale permanente constitua le ciment de la cohésion interne de l'Etat populaire hitlérien ».

La contrepartie du bien-être de la population allemande fut donc un gigantesque transfert de richesses à sens unique opéré par une guerre prédatrice et raciale. L'Europe devint le terrain de razzias ouvertement encouragées par Hitler et Göring. Les soldats de la Wehrmacht dévalisèrent littéralement les pays dans lesquels ils tenaient garnison. Si l'Ouest subit un pillage en règle, l'Est fut soumis à une exploitation féroce. Les difficultés rencontrées

pour bien nourrir les Allemands accélèrent la spoliation, puis le meurtre des juifs. La spoliation fonctionna comme une technique de blanchiment d'argent avec un but identique partout : le financement allemand de la guerre. Götz Aly estime dès lors que « la Shoah restera incomprise tant qu'elle ne sera pas analysée comme le plus terrible meurtre prédateur de masse de l'histoire moderne ».

**« Existence-fardeau »**

*Les Architectes de l'extermination*, que Götz Aly a cosigné avec sa compatriote la journaliste Suzanne Heim en 2002, développait déjà, sous un angle différent, cette thématique. Il établit que les nazis bénéficièrent du concours d'universitaires et d'administrateurs professionnels dont beaucoup poursuivirent après 1945 de brillantes carrières. Statisticiens, agronomes, démographes, ces « architectes de l'extermination », qui n'étaient pas nécessairement des tenants de l'idéologie national-socialiste, profitèrent de la liberté d'action

maximale qu'elle leur offrait. La politique de modernisation qu'ils appelaient de leurs vœux s'accommoda et, dans une large mesure, fit le lit de la politique d'extermination. Au lendemain de la Nuit de cristal du 9 novembre 1938 où pogroms et pillages se multiplièrent sur le territoire du Reich, l'Etat allemand tourna le dos à l'antisémitisme de rue et de foule pour déléguer sa « politique juive » aux institutions étatiques, la plaçant entre les mains d'experts de toutes sortes. En développant la notion d'« existence-fardeau » ou de « bouches improductives » à propos de millions d'êtres, en les rayant de leurs plans d'avenir, en suggérant qu'ils soient « transférés », ces technocrates préparèrent la voie à la création d'une table rase par la force militaire et la violence policière. Cette pente criminelle s'accusa avec la guerre contre la Pologne où les experts en planification trouvèrent un terrain d'essai pour leurs idées. Il devint clair que l'on ne résoudreait pas la « question juive » par les

mesures de terreur utilisées jusqu'alors, l'expropriation et l'émigration forcée : les camps d'extermination parachevèrent l'évolution en cours depuis 1938.

On pourra difficilement dorénavant ignorer les dimensions économiques et sociales mises au jour par Götz Aly et Susanne Heim. Reste une question que Georges Bensoussan soulève dans son avant-propos : les démonstrations des architectes de l'extermination invalident-elles le fait que la logique antisémite ait été la racine profonde du meurtre des juifs d'Europe ? En d'autres termes, les données économiques et sociales changent-elles quoi que ce soit à la nature idéologique de la persécution des juifs ? ■

LAURENT DOUZOU

Signalons aussi la parution de *Struthof. Le KL-Natzweiler et ses kommandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945*, de Robert Steegmann (La Nuée Bleue, 494 p., 25 €).

Publication en français du premier volume du Journal de Goebbels

## L'effondrement vu de l'intérieur

Lorsqu'il entreprend la rédaction de son journal, en octobre 1923, Joseph Goebbels n'est encore qu'un jeune docteur en philosophie de 25 ans à l'avenir incertain. Complexé par sa petite taille et surtout par ce pied-bot qui l'a empêché de combattre pendant la guerre de 1914-1918, il ne tardera pas à renoncer à la carrière littéraire dont il rêve, faute d'intéresser les éditeurs qui lui refusent tous ses manuscrits. Il ne peut imaginer, en tout cas, que l'obscur agitateur moustachu qui s'apprête à tenter un putsch dans une brasserie de Munich, le désignera, vingt-deux ans plus tard, comme son dauphin à la tête d'un III<sup>e</sup> Reich à l'agonie.

Par sa taille (42 783 pages), son étendue chronologique (17 octobre 1923-10 avril 1945) et la place éminente de son auteur dans le parti et l'Etat nazis, le *Journal* de Goebbels est un témoignage sans équivalent. C'est dire l'intérêt de sa publication en langue française, même si les éditions Tallandier ont choisi de n'en publier que des extraits, regroupant en quatre tomes les passages les plus significatifs d'un texte qui, dans l'édi-

tion de référence de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich (1993-2005), en occupe vingt-neuf (1).

Le volume qui vient de paraître est donc la chronique de l'effondrement militaire du Reich, de la défaite de Stalingrad, début 1943, à la débâcle du printemps 1945. Il révèle le regard ambigu que porte l'auteur sur ce qu'il devrait tenir pour un désastre, mais qu'il observe en fait avec un contentement malin. Pour Goebbels, chaque revers est ainsi l'occasion de tempêter contre l'impéritie des chefs politiques et militaires – à commencer par Goering, cet « optimiste de nature » qui « part trop souvent en congé » et « ne se préoccupe pas assez des questions essentielles » – pour mieux faire valoir ses propres vues auprès de Hitler.

Le ministre de la propagande, qui est également Gauleiter de Berlin, a en effet un grand dessein : la « guerre totale », c'est-à-dire une mainmise absolue de l'appareil d'Etat sur la société et l'économie, qu'il s'évertue à présenter comme l'« uni-

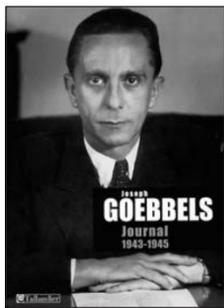
que chemin vers la victoire ». Une remarque du 4 mars 1944 donne une idée de sa froide détermination : « Il n'y a que dans la question juive que nous avons mené une politique aussi radicale. Celle-ci était juste et nous en profitons aujourd'hui ». Qu'il réussisse à convaincre Hitler de le nommer « plénipotentiaire à la guerre totale » après l'attentat manqué du 20 juillet 1944 en dit long sur la folie d'un régime qui s'éloigne de plus en plus de la réalité au fur et à mesure que les déboires s'accroissent.

**Ahurissante servilité**

A condition de le lire avec le recul qui convient – tâche facilitée par les riches annotations de l'historien Pierre Ayçoberry –, ce *Journal* offre une plongée captivante dans les arcanes du III<sup>e</sup> Reich : un système à la fois dictatorial et polycratique, monolithique et anarchique, où le pouvoir dépend moins des prérogatives officielles que de la confiance octroyée par le chef suprême à ses affidés. Goebbels l'a compris et chaque page de son journal témoigne de son ahurissante servilité envers Hitler. Courtisanerie cynique ou fanatisme sincère ? Le mystère demeure sur la psychologie d'un homme qui, le 1<sup>er</sup> mai 1945, se donna la mort après avoir fait empoisonner ses six enfants par sa propre épouse. ■

THOMAS WIEDER

(1) Les prochains volumes doivent paraître entre le printemps 2006 et l'été 2007.



**JOURNAL 1943-1945**  
de Joseph Goebbels.

Edition établie par Horst Möller et Pierre Ayçoberry. Traduit de l'allemand par Dominique Viollet, Gaël Cheptou et Eric Paunowitsch, Tallandier, 798 p., 35 €.

## Le rire des forçats dans les chaînes

Ils marchent cinq ou six semaines d'affilée. L'itinéraire le plus dur, de Rennes à la Méditerranée, s'étend sur 800 kilomètres. Dans les monts du Beaujolais, en particulier, il en meurt à chaque fois un bon nombre. Les fers pèsent une vingtaine de kilos, entravant la marche des hommes attachés deux par deux, reliés les uns aux autres par « cordon » de 26 ou de 30. Plusieurs cordons constituent « la chaîne » : quelques centaines de forçats traversant le pays, sous les coups et les pluies, de village en village. Ceux qui ne peuvent plus marcher, s'ils ont survécu aux coups de gourdin, suivent en charrette.

L'organisation de cet extraordinaire châtiment est née sous Colbert. Pour actionner les 40 galères du roi, 10 000 rameurs étaient nécessaires. Comment assurer le transport des condamnés jusqu'à Marseille ? La « chaîne » se révéla le moyen le plus spectaculaire, en même temps que le plus sûr et le plus économique. Assez vite, on dut contrôler la longueur des étapes, les rations alimentaires, la dureté des gardiens, afin qu'il reste, à l'arrivée, des galériens corvéables plutôt

qu'un ramassis d'exsangues et d'élopés. Cette « horreur légale » de l'Ancien Régime, un instant abolie par la Révolution française, fut rétablie dès 1792.

L'institution allait même se développer. Les galères abolies, de nouveaux bagnes s'ouvrirent. La « chaîne » continua donc de plus belle, sous l'Empire et la Restauration, pour ne s'éteindre, avec l'arrivée des fourgons cellulaires, qu'en 1836. Sylvain Rappaport scrute dans les moindres détails ces quatre décennies d'administration minutieuse. On saura tout, en lisant cette enquête : recrutement des « argousins » – les gardes chargés de surveiller le convoi –, rôle du serrurier et du chirurgien accompagnateurs, fournitures de pain, de foin, de toile ou d'abri aux étapes, ressources qu'en tire le commerce local, profits des entreprises chargées par l'Etat d'organiser ce périple spectaculaire.

Car il s'agit, aussi, d'un spectacle. Dans la cruauté sordide et tatillonne qui expose les condamnés sur chaque place publique, la volonté d'édifier le

peuple est centrale. On pouvait croire qu'était révolu, dans les années 1800, « le temps des supplices » (1). On pouvait penser que s'était entièrement mis en place l'univers carcéral moderne dont Michel Foucault, dans *Surveiller et punir*, a éclairé la naissance. On découvre, avec ce livre, que la chaîne des forçats fut la dernière grande mise en scène du châtiment corporel.

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

Tout au long d'une tournée nationale ritualisée, le corps de ces hommes jugés infâmes est ferré, marqué, lié, exposé, mis à nu, fouillé. Durant tout le trajet, les forçats ne se lavent ni ne se changeant, doivent se soulager en marchant, macèrent dans leurs excréments, sont soumis à des fouilles et vexations sans nombre. Qu'on imagine ce cortège à la paunteur terrible traversant les campagnes dans un bruit de ferrailles assourdissant...

On comprendra que certains se terrent à son passage. D'autres viennent injurier cette engeance, vilipender les criminels – voleurs, violeurs, brigands, assassins, faussaires, âmes damnées, hommes perdus. A côté des crins, volent des crachats et des objets.

Mais les forçats rient. Oui, ils rient ! Prêtres, juges, officiers, gens bien intentionnés attendent qu'ils avancent en silence, souffrent les yeux baissés, manifestent l'humilité des coupables, le mutisme douloureux de la repentance, l'accablement du remords. Eh bien, pas du tout ! Au lieu de s'avouer brisés, ces héros obscurs résistent. Ils inversent le spectacle, montrent que les humiliations sont peine perdue. Aux injures des prétendus braves gens, ils répondent par des obscénités, des provocations, des quolibets de toutes sortes. Sur la place publique, certains d'entre eux s'emparent d'un maillon de chaîne pour imiter un lorgnon, et contemplant la foule en parodiant le bourgeois. D'autres clament leur joie d'être là, ou leur mépris, ou leur détermination. Beaucoup dansent comme si les fers ne pesaient rien, se

## Une magnifique figure de la Résistance Une lumière dans la nuit

**ET LA LUMIÈRE FUT**  
de Jacques Lusseyran

Préface de Jacqueline Pardon, éd. du Félin, « Résistance-Liberté-Mémoire », 288 p., 18,90 €.

Publié en 1953, ce livre devenu introuvable est, grâce aux Editions du Félin, qui poursuivent un remarquable travail d'exhumation de textes ayant trait à la lutte clandestine, à nouveau disponible. Et c'est heureux tant ce texte lumineux aidera ses lecteurs à mieux comprendre les résistants, à mieux vivre peut-être aussi, tout simplement.

Son auteur eut une enfance heureuse que bouleversa un accident survenu à l'école : à 8 ans, il perdit la vue. Pour le petit bonhomme, le drame aurait pu marquer la fin du bonheur. Il n'en fut rien : les pages où l'homme mûr explique comment il surmonta son handicap au point de l'ignorer et de développer une perception du monde hors de portée de bien des voyants sont remarquables.

Dans Paris occupé, Jacques Lusseyran, lycéen en classe de philosophie à Louis-le-Grand, décida au printemps 1941 de faire quelque chose avec des copains. En un an, près de six cents garçons rejoignirent « les Volontaires de la liberté » dont Lusseyran devint naturellement le chef. La dureté des temps lui inspire ce commentaire : « Nous trouvons même dans la peine de vivre une excitation fortifiante : elle nous rendait plus tranchants, nous coupions mieux l'obstacle. » Fin janvier 1943, Lusseyran rencontra Philippe Viannay, chef du mouvement Défense de la France dont il dresse un beau portrait : « Que celui-là fût un chef, on n'avait pas besoin de vous le faire savoir. Il vous avait jeté en entrant sur les épaules un manteau d'autorité. Il vous disait en une heure ce que la plupart des gens ne vous diront pas en une vie. » Dès lors, les Volontaires de la liberté diffusèrent le journal *Défense de la France*.

Arrêté le 20 juillet 1943, incarcéré à Fresnes, Lusseyran subit de nombreux interrogatoires. Après six mois de prison, il était transféré en janvier à Compiègne-Royallieu.

Il fut déporté à Buchenwald, où il resta quinze mois jusqu'à sa libération, au bloc des invalides où s'entassaient unijambistes, manchots, trépanés, sourds-muets, aveugles, culs-de-jatte, aphasiques, galeux, tuberculeux, cancéreux, fous. Il en réchappa miraculeusement. Il terminait son récit en précisant que s'il avait raconté ses vingt premières années, c'est parce qu'il était convaincu qu'elles ne lui appartenaient plus en propre, mais qu'elles étaient là, « grandes ouvertes, à qui veut les prendre ». Il faut saisir cette leçon d'intensité d'un homme mort, en 1971, à 47 ans, au terme d'une vie exceptionnellement dense. ■

L. DO.

**LA CHAÎNE DES FORÇATS 1792-1836**

de Sylvain Rappaport

Aubier, « Collection historique », 346 p., 25 €.

(1) Le livre de Robert Muchembled, *Le Temps des supplices*. De l'obéissance sous les rois absolus. XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle (1992), vient d'être réédité dans la collection Pocket-Agora (n° 267, 378 p., 9,30 €).

Une monumentale anthologie invite à la « lecture nomade » au cœur des immensités désertiques et de leurs mystères

# Une invitation au désert

Il y a eu de l'eau au Sahara. L'eau, dont l'absence crée ce vide minéral qui nous fascine, où les roses sont de pierre et les pierres tombent du ciel sur le sable blanc.

Il y a eu de la glace, bien sûr, quelques centaines de millions d'années en arrière, quand notre désert préféré était au pôle Sud, et la France sous les tropiques ; une calotte sur la tête de l'Afrique, des océans : tout ça ne nous fait ni chaud ni froid, c'est trop loin, trop primaire. Trop loin encore, ces forêts tropicales avec des arbres immenses dont on retrouve les troncs pétrifiés. « *Ijobaren* » : « *Les squelettes de géants des temps anciens* », disent les légendes touaregs, ceux dont la tête touchait la voûte du ciel, qui ont péri par l'épée dans leurs combats contre les gens du Prophète.

Mais de l'eau !

Des lacs avec des tortues nageant et des poissons que des pêcheurs attrapaient avec des hameçons en os. Des contrées habitées par des hommes qui se gardaient des fauves dans des cavernes sur les parois desquelles ils (ou elles) peignaient girafes, éléphants, lions, antilopes ou phacochères. Bestiaire de dix mille ans.

Plus proches encore : les dernières traces de l'eau. Des arbres vivants cette fois, les cyprès de l'Ahaggar, « *arbres de la soif* », et les oliviers de Laperrine. Ils ont cessé de grandir quand l'eau s'est retirée. Grandes comme des obélisques (jusqu'à 11 mètres de circonférence

pour le cyprès de l'oued Ghiyaye), tellement immobiles qu'on hésite à leur donner un âge. Le pourrait-on qu'on trouverait l'âge des temps d'avant l'aridité, trois mille, quatre mille, peut-être davantage ?

L'eau, la vie. Si proches : le 15 août 1909, le capitaine Nieger, du fort Polignac, dans le Tassili-n-Adjer, photographie un petit crocodile qu'un Touareg vient de capturer dans une guelta (une mare). D'Alger, le gouverneur envoie un télégramme : « *Si capitaine Nieger fatigué, prière lui accorder permission longue détente.* » On ne croit pas au crocodile vivant en plein Sahara, on a tort. En 1924, le lieutenant Beauval capture le dernier spécimen. « *Sans l'instinct de chasseur de ces officiers, ils vivraient toujours dans ces bassins des montagnes du désert, comme des fossiles piégés* », écrit Edmond Bernus, l'un des auteurs du *Livre des déserts*. Et Théodore Monod, dans *Méharées*, se souvient les avoir vus en 1934, au fond d'un canyon de Mauritanie, « *reliques vivantes du Déluge* ».

## Liberté de butiner

Disons-le : il est difficile d'entreprendre la traversée d'une anthologie en ces temps où le moindre désert est sillonné par Google. Dur de renoncer à cette liberté neuve de butiner à la surface des choses, aux mots-clés maraboudeficelle filant sous les doigts, et d'empoigner les 1 248 pages encore trop souples du *Livre des déserts* – le sable raidira la reliure en se logeant sous l'aisselle des pages.

Pourquoi affronter cette aridité-là, ces fausses pistes, ces culs-de-sac jargonnants ? Pourquoi tant de déserts différents alors qu'un seul suffit à nous désorienter ? Parce que justement le livre délimite un territoire où l'on se perd utilement. Où, repassant sur ses traces comme les Dupondt dans *Tintin au pays de*



RAYMOND  
DEPARDON/MAGNUM  
PHOTOS

*l'or noir* (la métaphore est suggérée par Bruno Doucey, qui supervise et rédige d'engageantes introductions), on devient libre de découvrir une piste et de l'abandonner pour la réinventer à loisir. Suivre, au gré d'une « *lecture nomade* » recommandée par les auteurs, le fil qu'on veut : l'eau et le Sahara, mille autres possibles.

Le grain de sable : comment se déplace-t-il sous l'action du vent ? De trois façons différentes (p. 36) : par roulement pour les plus gros, d'un diamètre supérieur à 0,5 mm, par saltation pour les grains de 0,2 à 0,5 mm, qui font de petits sauts de quelques mètres au maximum, et par suspension pour les plus petits, inférieurs à 0,2 mm. Les distances parcourues vont alors de quelques

dizaines de mètres à plusieurs centaines de kilomètres. Les grains de la catégorie intermédiaire sont ceux qui forment les grandes dunes (barkhanes) du Sahara. Les plus petits, en dessous de 0,05 mm, donnent les limons. Plus petites encore : les argiles.

Mais reprenons : l'eau, la vie. Quand l'homme a-t-il déserté le Sahara – et l'a-t-il jamais déserté ? Au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, Hérodote évoque des Ethiopiens troglodytes, puis les Atarantes, qui maudissent le soleil au zénith « *et lui adressent les pires insultes parce qu'il brûle tout, pays et habitants* ». Encore dix jours de marche, et voici les Atlantes, au pied du mont Atlas, qui « *ne mangent aucune créature vivante et ne font jamais de rêves* ».

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, le géographe Henri Duveyrier note que les Romains ne connaissent pas le dromadaire, qu'il leur faut des routes pour leurs chars, il identifie celle qui s'enfonce en pays touareg, jusqu'à Agisymba. Au même moment, un jeune homme, Camille Douls, part à 22 ans, déguisé en Maure, pour tenter d'ouvrir une voie jusqu'à Tamanrasset. Ses notes sont retrouvées, qu'il cachait dans les plis de sa djellaba : langoureuses, hypnotiques. Page 884 : « *Un Maure, surprenant mon regard d'halluciné qui fixait l'horizon sans voir, me frappa sur l'épaule en criant : "Réveille-toi, réveille-toi, tu as le ralgue, tu vas devenir fou"* ». Le Sahara est entré dans l'imaginaire hexagonal. ■

CHARLIE BUFFET

## Une chronique sélective et pertinente de l'Europe baroque Le concert des nations

**CHRONIQUES  
MUSICIENNES D'UNE  
EUROPE BAROQUE**  
de Denis Morrier

Fayard/Mirare, 266 p., 12 €.

Après le XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles semble bénéficier d'une cohérence qui aurait surpris les contemporains, et choquait encore il y a juste trois décennies ceux que l'adjectif « baroque » mettait en fureur. Label aujourd'hui admis, jusqu'à recouvrir un véritable phénomène de mode, le baroque est passé de la suspicion à une apothéose si flatteuse qu'on y annexe sans vergogne tout et n'importe quoi, étirant son champ d'action sur plus de deux siècles et demi, des guerres de religions aux premiers feux romantiques.

Pourtant, la mutation n'est pas si gratuite. Et il est vrai que, depuis la fin des années 1970, la soif d'authenticité quant à la restitution sonore des œuvres de ce moment a profondément boule-

versé l'écoute de Monteverdi, Purcell, Bach, Rameau et autres Haydn, sans qu'on puisse prétendre à une restitution absolue, l'oreille et plus largement la sensibilité de l'amateur de musique ayant évidemment changé.

Aussi lorsque la Folle Journée de Nantes s'apprête à fêter du 25 au 29 janvier « l'Europe baroque », convient-il de remettre un peu d'ordre et entendre la cacophonie du temps, mise en musique par l'Autrichien Heinrich Ignaz Biber (1644-1704) dans sa *Battaglia* (1673), où huit mélodies superposées et dissonantes rendent la difficulté de l'échange au sein d'une même armée, mais aussi l'harmonie, qui définit une esthétique du mouvement et du contraste, de l'exubérance et de la rhétorique, de l'illusion et de l'artifice, de l'ornement comme du monumental.

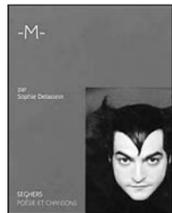
Le musicologue Denis Morrier, qui signa naguère deux courtes introductions à Monteverdi (Harmonia Mundi, 1998) et Gesualdo (Fayard/Mirare, 2003), entend ne rien simplifier mais

exposer les éléments du dossier, reprenant l'ancienne interrogation de Philippe Beaussant, *Vous avez dit baroque ?* (Actes Sud, 1988). Il s'attache, une fois précisé les contours de l'Europe comme la perception fluctuante du « baroque », à étudier l'« ère de la basse continue », les contrastes d'une théorie musicale loin d'être uniforme, les pratiques et les modes de diffusion de la musique, le rôle de la circulation des hommes et des œuvres dans un espace gagné à ces « *nouvelles musiques* ». Ce rappel didactique sur ces notions fondamentales permet en fait de dégager une sorte d'identité stylistique, dont le second volet de l'essai, plus strictement conforme au titre, permet de mesurer la foisonnante diversité.

De la naissance de Claudio Monteverdi (1567) à la mort de Telemann (1767), c'est une authentique chronique que dresse Morrier, sélective et pertinente : dès lors, on échappe à certain 27 janvier 1756... ■

PH.-J. C.

## ZOOM



- M -, de Sophie Delassein. Le cas est sans doute unique : trois générations de poètes figurent désormais au catalogue de la maison Seghers, d'Andrée Chedid (« *Poètes d'aujourd'hui* ») à Louis Chedid (« *Poésie et chansons* ») en passant par - M -, dans la même collection. En six ans, trois albums studio et autant de

tournées, Matthieu Chedid a en effet su imposer son initiale, en même temps qu'un personnage scénique extravagant dont on peut juste s'interroger sur la façon dont il pourra « vieillir ». Né en 1971, Matthieu est du nombre de ces fils de... qui ont su se démarquer du sillon paternel sans rupture ni esbroufe. La première partie du volume permet de mieux connaître ce créateur timide et exigeant que Claude Gassian avait déjà « confessé » (- M - *Qui de nous deux ?*, Flammarion, 2004). Ce ton si attachant se retrouve dans le second temps du livre, recueil de textes chantés par le musicien, dont le célèbre *Je dis aime*, écrit par sa grand-mère

Andrée. Une exemplaire affaire de famille. *Ph.-J. C.*  
Seghers, « *Poésie et chansons* », 144 p., 15 €.

**TÊTES RAIDES**, de Jean-Philippe Gonot. Il y a comme un défi à vouloir inscrire les Têtes raides dans une collection. Toujours enclin à déborder des cadres qu'on croit les siens, le groupe animé par Christian Olivier est intimement lié au collectif de graphistes, peintres et dessinateurs Les Chats Pelés. Pour mieux comprendre un ovni artistique, et retrouver les textes phares du groupe, cette présentation s'impose. *Ph.-J. C.*  
Seghers, « *Poésie et chansons* », 208 p., 17 €.

Fondée en 1997, l'entreprise est la première librairie indépendante sur Internet

# Chapitre.com, un océan de livres à portée de souris

Début des années 1990, gare Saint-Lazare à Paris. Attendant son train, un voyageur lit au café un livre d'histoire sur la Révolution française ; s'absente un court instant pour satisfaire un besoin naturel ; constate à son retour que son livre a disparu ; contrarié, car il ne l'avait pas terminé, cherche, en vain, un nouvel exemplaire.

Dix ans plus tard, consultant chapitre.com, il tombe sur le titre tant convoité ; passe commande sur Internet et va le chercher à la librairie Le Tour du monde, rue de Condé, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris ; décroche le pli, pâlit : le livre contient encore le billet de train qui servait de marque-page !

Chapitre.com a été fondée en avril 1997. Aujourd'hui, il s'agit de la plus grande librairie française indépendante sur le Net spécialisée dans les livres introuvables, épuisés, anciens, d'occasion ou neufs. Elle détient 70 % des parts du secteur, et son chiffre d'affaires a dépassé 10 millions d'euros en 2005, avec une progression sur le quatrième trimestre de près de 50 % par rapport à la même période de l'an passé. Le catalogue de la maison a franchi dans le même temps la barre des 20 millions de références. Des diversifications sont en cours dans les DVD (16 000 références), mais aussi dans la réédition d'ouvrages anciens, comme *Le Plan de Paris de Louis Bretez, dit plan de Turgot*, (2 000 exemplaires à 98 euros), qui a accompagné l'exposition sur le même thème qui s'est tenue à Paris, aux Archives nationales, du 12 octobre au 9 janvier.

Comme toutes les *success stories*, notamment celles qui ont partie liée avec Internet, l'aventure a d'abord commencé dans une chambre de bonne, au 6<sup>e</sup> étage de la rue Vivienne. Aujourd'hui, âgé de 44 ans, Juan Pirlot de Corbion, qui dirige chapitre.com depuis sa création, avait d'abord travaillé neuf ans chez Actes Sud. « *Au début, je pensais me spécialiser sur la vente de livres neufs sur Internet, mais je me suis vite aperçu que je faisais fausse route* », confie-t-il.

Avec 40 000 nouveaux titres par an, le marché du livre neuf connaît une rotation accélérée de ses flux. La durée de vie des livres est de plus en plus courte – six mois

en moyenne. Dans ces conditions, l'intégralité de la production annuelle ne peut être écoulee de manière efficace. Très rapidement, des titres passent à la trappe. Avec 800 millions d'euros contre 3,8 milliards pour le livre neuf, le marché de l'occasion est pratiquement cinq fois moins important en termes de chiffre d'affaires, mais sa marge de progression sur la Toile est sans comparaison.

## Accords d'exclusivité

Internet offre deux atouts majeurs, au regard de la distribution traditionnelle : une mise en réseau rapide des offres et des demandes, et une connaissance des stocks disponibles en temps réel. Pour Juan Pirlot de Corbion, la première initiative a été de former des équipes commerciales chargées d'informatiser le fonds des libraires et de conclure ensuite des accords d'exclusivité avec ceux qui le souhaitaient. Petit à petit, le stock a grossi jusqu'à référencer 2 500 libraires (3 000 aujourd'hui). En 2005, chapitre.com a même aidé Gibert Jeunes à créer son propre site sur Internet. A partir de 2000, M. de Corbion a aussi pris l'initiative de racheter certains fonds. Dans la foulée, il a passé des accords commerciaux avec ses principaux concurrents, la FNAC et Amazon, qui sous-traitent leurs demandes pour des livres anciens ou épuisés.

Le catalogue de chapitre.com n'a cessé de grossir, de 50 000 ouvrages en 1999 à 10 millions en 2003 et 20 millions en 2005. Le développement de l'entreprise est allé de pair avec la fin des préventions sur l'e-commerce. Aujourd'hui, un internaute sur deux – 13,4 millions de personnes sur 26,3 millions d'internautes – est un adepte du commerce en ligne, alors qu'ils étaient un sur dix il y a cinq ans. Et le livre se situe dans le peloton de tête des ventes – après la musique et les vêtements.

Deux autres points se sont révélés décisifs pour percer. D'abord assurer la logistique, ensuite se faire connaître. « *Au début, nous dépendions complètement de la bonne volonté des libraires pour les livraisons* », précise M. de Corbion. La plate-forme de distribution installée dans le 20<sup>e</sup> arrondis-

sement est en cours de déménagement pour rejoindre le centre de stockage basé dans la Sarthe, « *un véritable océan de livres, avec plus de 500 000 titres, mais triés et rangés* », précise-t-il. Le délai moyen de livraison est de cinq jours. A l'international, qui représente 20 % du chiffre d'affaires, cela peut être plus long. Quand la demande est sur le stock de chapitre, c'est en revanche expédié dans les 24 heures. Pour chaque livre, une « promesse » – c'est-à-dire un courriel de confirmation – suit la commande.

## « Business angel »

Pour la communication, chapitre.com a été le premier libraire en ligne à venir aux Salons du livre, dès 1999, et à y revenir tous les ans. Chapitre a eu recours aux moyens traditionnels de la publicité dans les journaux. Aujourd'hui, l'ex-jeune pousse emploi près de quarante personnes. Juan Pirlot de Corbion détient toujours une part significative du capital, mais il a bénéficié au moment de son développement d'un *business angel* comme la famille Dassault et du soutien de certaines banques.

Chapitre.com gère désormais un portefeuille de 500 000 clients environ. Il n'y a pas de profil type, mais les clients appartiennent plutôt aux catégories socioprofessionnelles supérieures et cultivées. La clientèle tend donc à se démocratiser, comme pour le reste de l'Internet marchand. Il y a presque autant de femmes que d'hommes. L'âge moyen se situerait autour de 35 ans. 70 % des colis sont expédiés en province et 30 % en région parisienne, alors qu'il y a trois ans, la clientèle parisienne représentait la moitié du total.

Pour M. de Corbion, qui prévoit un chiffre d'affaires de 14 millions d'euros fin 2006, l'heure est au développement. Plusieurs axes sont à l'étude, notamment le marché des livres épuisés en langue étrangère et la possibilité de « *remettre à disposition des fonds tirés du patrimoine français* ». Et pas seulement dans l'édition. Son prochain projet est de commercialiser des reproductions de tableaux, sur papier chiffon. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## L'ÉDITION

**JEAN SARZANA**, 56 ans, délégué général du Syndicat national de l'édition (SNE) depuis 1994, a quitté ses fonctions, jeudi 20 janvier. « *Il s'agit d'un départ négocié* », selon Serge Eyrolles, président du SNE.

**CÉCILE BOYER-RUNGE**, 43 ans, qui dirigeait Hachette Tourisme, devient directrice du Livre de poche, filiale à 60 % de Hachette et à 40 % d'Albin Michel. Elle remplace Dominique Goust, à ce poste depuis 1987.

**BERNARD FAVREUL**, ex-président du Grand Livre du mois de 2001 à 2005, devrait être nommé directeur général d'Albin Michel, à la place d'Henri Esmenard, parti à la retraite et frère de Francis Esmenard, président du directoire d'Albin Michel.

**OLIVIER QUÉRÉNÉ DE BREVILLE**, 44 ans, a pris la présidence de Bordas, quatrième éditeur scolaire français, filiale à 100 % d'Editis. Avant cela, il avait travaillé chez Abrams, filiale américaine de La Martinière, et aux éditions Atlas, et avait été consultant en stratégie pour plusieurs maisons d'édition.

« **NAÏVE FRANCOPHONES** » est la nouvelle collection lancée en janvier par Naïve, le label discographique de Patrick Zelnik, qui a ouvert un département livres en 2004. Pierre Astier, ancien du Serpent à plumes devenu agent littéraire, anime cette collection dont les premiers titres sont *La Géographie du danger* de Hamid Skif, un auteur algérien qui traite de l'immigration clandestine, et *Daines et autres chroniques de la mort*, des nouvelles du Mauricien Vinod Rughoonundun. Le principe : choisir des auteurs contemporains, traitant de sujets d'actualité sous forme de fiction.

## LA CHARTE DES AUTEURS ET ILLUSTRATEURS POUR LA JEUNESSE a annoncé, mardi

24 janvier, avoir recueilli plus de 1 200 signatures après la pétition qu'elle avait lancée en novembre pour la défense de l'éducation artistique et littéraire à l'école, menacée par des coupes budgétaires aux ministères de la culture et de l'éducation nationale. Sur l'année 2003-2004, 90 000 euros avaient permis 1 300 ateliers de lectures dans des établissements scolaires. Cette somme a été divisée par deux, soit 45 000 euros.

## AGENDA

LES 27, 28 ET 29 JANVIER.  
**SCHMITT. A Strasbourg**, colloque « Carl Schmitt, une pensée nazie ? », avec notamment Yves-Charles Zarka, Denis Trierweiler et Heinz Wissmann (à 20 heures le 27 et à 14 heures les 28 et 29, au Grenier d'Abondance, place du Petit-Brogie ; rens. : 03-88-43-65-05 ou www.euracademie.org).

DU 27 AU 29 JANVIER.  
**BIOGRAPHIE. A Nîmes**, le Festival de la biographie, qui aura pour thème, cette année, « Les passions », accueillera une centaine d'auteurs, parmi lesquels Max Gallo, Olivier Todd, Gérard de Cortanze, Françoise Hamel, et Eve Ruggieri et Vladimir Fédorovski comme présidents d'honneur (à 14 heures le 27 et à 10 heures les 28 et 29, au Carré d'Art, entrée libre).

LE 28 JANVIER.  
**SIMON. A Paris**, le 7<sup>e</sup> séminaire Claude-Simon aura pour thème « Claude Simon et l'existentialisme », où interviendront Jean-François Louette, Didier Alexandre et Dominique Viart (à 9 h 30, à l'ENA, rue d'Ulm, 75005).

LE 31 JANVIER.  
**GRADIVA. A Arles**, au Méjan, Dominique Blanc lira des extraits de *Gradiva*, fantaisie pompéienne de Wilhelm Jensen (à 20 h 30, 47, rue du Docteur-Fanton ; entrée 10 €, rens. : 04-90-49-56-78).

DU 1<sup>er</sup> AU 5 FÉVRIER.  
**AMNESTY INTERNATIONAL. A Rennes**, le 6<sup>e</sup> Salon du livre d'Amnesty International, « Des livres et des mots pour la liberté », accueillera une trentaine d'auteurs et de réalisateurs (rens. : 02-99-33-76-33 ou www.plumesrebelles.org).

## Un colloque pluridisciplinaire à l'Université hébraïque de Jérusalem Etudes et dialogues autour de Levinas

Les résonances de l'alternative éthique proposée par Emmanuel Levinas au monde postmoderne (la priorité donnée à l'Autre) n'ont pas fini de se faire entendre. Ainsi, le colloque qui a réuni, du 16 au 20 janvier, à l'Université hébraïque de Jérusalem, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de l'auteur de *Totalité et infini* (1961), une cinquantaine de spécialistes a-t-il mis en évidence la transversalité de son œuvre.

De la phénoménologie à la théologie, en passant par l'esthétique, la littérature et la philosophie politique, les intervenants ont montré, par la diversité de leurs approches, à quel point la pensée de Levinas constitue un authentique carrefour. Au côté de chercheurs chevronnés, comme le phénoménologue Jacques Taminiaux, le théologien catholique Roger Burggraeve ou les spécialistes de la pensée juive Daniel Epstein et Zeev Harvey, figurait une seconde génération de jeunes chercheurs témoignant des nouvelles perspectives ouvertes par une œuvre qui défie les catégories. Certains aspects peu connus des études levinassiennes ont ainsi été explorés, comme la place du philosophe dans les vies intellectuelles espagnole et italienne, ou encore son influence sur la théologie de la libération latino-américaine.

En filigrane, intervention après intervention, se dessinait un questionnement : à mi-chemin entre Athènes et Jérusalem, entre universalité philosophique et judaïsme, où convient-il de situer celui qui fut à la fois l'élève de M. Chouchani, rabbin hors norme et inspiré, et l'introduit en France de Martin Heidegger ? « *Je ne suis pas un penseur juif* », aimait rappeler Levinas. Mais sans doute, bien plus que lui-même ne le voulait, les deux aspects de son œuvre apparaissent inextricablement liés.

## Tentatives de récupération

La dernière séance du colloque a tenté d'apporter quelques réponses à cette question des liens entre enjeu philosophique et dimension juive de l'œuvre. Ephraïm Meïr a ainsi marqué combien, dans *Difficile liberté*, le judaïsme est avant tout envisagé comme expérience éthique : « *L'identité juive est patience et poids de la responsabilité* », a-t-il noté, tout en soulignant l'absence d'étude globale portant sur « *la pertinence des écrits juifs de Levinas pour sa pensée philosophique* ».

Une telle recherche apparaît d'autant plus pressante que l'héritage de Levinas est aujourd'hui critiqué par ceux qui pensent déceler dans son œuvre les prémices d'un « *judéocentrisme* » ou par ceux qui, à

l'inverse, comme le Benny Lévy des dernières années, lui reprochent d'avoir traduit les textes juifs dans la langue de l'universel, et donc de n'avoir pas choisi Jérusalem à l'exclusion d'Athènes.

La diversité du public du colloque, au cours duquel se sont mêlés, dans un véritable dialogue, laïques et religieux (fait assez rare pour être souligné), est venue apporter un démenti aux diverses tentatives de récupération dont la pensée de Levinas fait l'objet : « *Emmanuel Levinas est à replacer dans la lignée d'un Maïmonide. Chacun tente de l'accaparer pour son domaine, mais personne ne parvient à le penser dans sa totalité* », a affirmé le philosophe Jean-Michel Salanskis.

En Israël même, l'œuvre du penseur n'est plus seulement connue pour ses *Lectures talmudiques*, devenues une véritable référence dans le grand public depuis leur traduction en hébreu en 2001. Les études levinassiennes se sont développées, et c'est un large public israélien qui s'intéresse désormais à son œuvre. Mais est-ce vraiment surprenant dans une société où l'Autre – le voisin juif ou arabe, laïque ou religieux, ashkénaze ou séfarde, israélien de souche ou nouvel immigrant – est aussi proche qu'incontournable ? ■

DELPHINE MATTHIEUSSENT

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**A travers le vaste monde.**

d'Erika et Klaus Mann (Payot)

**Partir.** de Tahar Ben Jelloun (Gallimard)

**Chassés de l'enfer.** de Robert Menasse (Verdier)

**Aimé.** de Dominique Sigaud-Rouff (Actes Sud)

**L'imitation du bonheur.** de Jean Rouaud (Gallimard)

**Le Geste.** de Gérald Tenenbaum

(Héloïse d'Ormesson)

**En retard pour la guerre.** de Valérie Zenatti

(L'Olivier)

### ESSAIS

**L'Histoire, la guerre, la résistance.** de Marc Bloch

(Gallimard, « Quarto »)

**Le Roi des juifs.** de Nick Tosches (Albin Michel)

**Histoire et politique à gauche.** de Maurice Agulhon (Perrin)

**Les Lumières, l'esclavage, la colonisation.** d'Yves Benot

(La Découverte)

**Les Vengeurs du nouveau monde.** de Laurent Dubois

(Les Perséides)

**L'imaginaire d'Israël.** d'Anita Shapira (Calmann-Lévy)

**Histoire de la voyance et du paranormal.** de Nicole Edelman (Seuil)

“Entre effroi et poésie, les lignes d'Ananda Devi appellent les larmes plaisantes de la catharsis.”  
Astrid Eliard, *Le Figaro Magazine*

“Violence lente et poétique des voix qui résonnent dans le vide.”  
*Libération*

# Ruth Rendell

## Une Anglaise bien tranquille

Sans brutalité gratuite ni effusions de sang inutiles, la grande dame du suspense bâtit depuis quarante ans un univers à la fois ordinaire et troublant, dominé par la peur, le secret et le crime

C'est une silhouette aigüe qui revient souvent, dans les romans de Ruth Rendell – une forme faussement anodine, plus ou moins menaçante, dressée comme un avertissement au détour de certaines histoires : la grille. Sévère, digne (quand ce n'est pas historique), gardienne de l'ordre, apparemment lisse et pourtant traîtresse, dangereuse au point de devenir, à l'occasion, l'arme du crime (dans *Regent's Park*, paru chez Calmann-Lévy en 1998, on trouve des cadavres accrochés à ses piques). L'image, en tout cas, vient à l'esprit quand on rencontre la plus célèbre des romancières à suspense anglaises, la plus secrète aussi, connue pour être avare en confidences.

Considérée comme une sorte de trésor national en Grande-Bretagne, récompensée par les plus prestigieuses distinctions de la littérature policière, habituée de longue date aux listes de meilleures ventes, Dame Rendell (elle a été faite baronne de l'empire par Tony Blair, en 1997) n'est pas du genre à se livrer volontiers. Aimable, au demeurant, d'une courtoisie sans défaut, mais énigmatique et même assez mystérieuse : protégée, pour ainsi dire, par des barreaux invisibles. Comme si cet écrivain qui sait tellement bien pénétrer dans la tête de ses personnages, meurtriers ou victimes, refusait qu'on essaie d'entrer dans la sienne.

Rien de brutal, évidemment. Assise au bord d'un canapé à fleurs, dans sa maison londonienne, Dame Ruth est parfaite : une Anglaise d'un certain âge, mince, élégante, les sourcils finement arqués, le sourire impeccable. Autour d'elle, tout lui ressemble, dans cet intérieur beige et raffiné où glissent deux chats, des frères et sœurs, précise-t-elle, dont l'un, le mâle, est une jolie créature presque rose. Dehors, sous ses fenêtres, le canal qui donne à ce quartier chic de North Paddington son nom de « Little Venice » (« Petite Venise »), ne clapote même pas. Il miroite sous un ciel de porcelaine, tranquille comme un tableau contre un mur.

Il y a, cependant, quelque chose d'inquiet dans ce paysage. Quelque chose qui vibre et tremble derrière le masque un peu figé de la romancière. A force de la regarder, on s'aperçoit que les yeux bruns de Ruth Rendell ne sont pas aussi impassibles qu'il y paraît. Un clignement trop rapide, une

lueur froide, un étonnement vite réprimé : la dame, en dépit de sa réserve, n'est peut-être pas complètement paisible. Et comment, d'ailleurs, pourrait-elle si bien comprendre et engendrer l'angoisse dans ses livres, si elle n'en éprouvait jamais ?

« La peur est une part très importante de notre vie et très négligée, aussi, confirme-t-elle. La plupart des gens ont honte d'en parler. On essaie de vivre avec ça. Moi-même, je suis très consciente que la catastrophe peut surgir d'un instant à l'autre, la perte, la mort, même si ça ne m'opresse pas. » L'angoisse, la crainte engendrée par une menace diffuse, voilà certainement ce qui caractérise le mieux les quelque soixante romans de cette écrivain de grand talent, qui bâtit depuis plus de quarante ans un univers à la fois très ordinaire et complètement prenant.

Pas d'inutile brutalité, pas de ces effusions de sang qu'elle juge « très déplaisantes », non : du doute et de la folie, du hasard malheureux, du secret, du crime. Peur d'une fille qui découvre progressivement le vrai visage de son père défunt, dans *Jeux de mains* ; peur d'un homme qui tombe amoureux d'une femme au comportement détraqué, dans *La Demoiselle d'honneur* ; peur du jeune Adam, qui voit surgir deux squelettes au fond de son jardin, dans le splendide *Été de Trapellune* (Calmann-Lévy, 1999 ; 1991 ; 1987) ; peur de soi-même, pour le narrateur criminel de son dernier livre, *Rottweiler* (Editions des Deux Terres) ; et peur, surtout, du lecteur, qui voit converger des personnages dont la rencontre mènera forcément au désastre, dans *Sage comme une image* (Calmann-Lévy, 2000), par exemple, ou dans le formidable *Journal d'Asta* (Calmann-Lévy, 1994), qui brode à partir du passé de la grand-mère danoise de Ruth Rendell. Les cinéastes ne s'y trompent pas, sensibles sans doute à l'intelligence des intrigues, mais aussi au climat d'inquiétude que sait créer la romancière : Pedro Almodovar, Claude Miller ou Claude Chabrol, entre autres, ont adapté ses romans au grand écran (à deux reprises, pour Chabrol, avec *La Cérémonie*, tiré de *L'Analphabète*, texte paru aux Editions du Masque, en 1995 et *La Demoiselle d'honneur*).

Pour parvenir à ses fins, Ruth Rendell n'utilise pourtant que des matériaux en apparence bien ordinaires : peu d'excentricités, pas d'exotisme, un usage parcimonieux des armes à feu. « On doit toujours écrire sur



Ruth Rendell. BERND HARTUNG/FOCUS/COSMOS 2003

ce que l'on connaît », explique-t-elle à propos de ses personnages et des lieux où ils agissent. « Beaucoup de gens, spécialement parmi les plus jeunes, essaient d'aller vers des sujets qu'ils ne maîtrisent pas, et c'est une erreur. Moi, je ne veux pas que mes lecteurs se disent : "Ça, ça n'existe pas" ou "C'est impossible" – ou même invraisemblable. Donc je décris des types d'individus que j'ai déjà rencontrés, des lieux où je suis allée. » Choisisant des personnages plutôt communs, l'auteur les emmène – et ses lecteurs avec – dans des eaux troubles, où remontent les bulles d'un passé mal passé, où les identités des uns et des autres sont souvent incertaines, truquées, mensongères. Où personne, finalement, n'est ce qu'il prétend être et où les gènes peuvent trahir aussi bien que les gens (dans *Crime par ascendant*, Calmann-Lévy, 2004, c'est l'hémophilie qui fait le lien entre un notable victorien peu recommandable et ses descendants).

Grâce à elle, M. Tout-le-Monde peut devenir un monstre, dans les rues de ce Londres qu'elle connaît par cœur et que ses livres décrivent magnifiquement. « J'ai habité à dix endroits différents, dans cette ville, observe-t-elle, et je m'y déplace beaucoup. » C'est en marchant que lui viennent les trames de ses livres, qu'il s'agisse des thrillers psychologiques ou des enquêtes du délicieux inspecteur principal Reginald Wexford, rattaché au commissariat imaginaire de Kingsmarkham. Une fois le mouvement lancé, elle s'assied à sa table de travail (tous les jours, de 8 à 13 heures : la ponctualité est l'un des piliers de son impressionnante productivité) et laisse l'histoire « se déplier » toute seule. Avec deux impératifs auxquels elle ne déroge jamais : faire en sorte que « les lecteurs veuillent savoir ce qui va se produire », règle numéro 1, et qu'« ils puissent éprouver de la compassion pour les meurtriers », règle numéro 2.

### Fantôme étrange

Car elle est ainsi, Ruth Rendell. On assassine à tour de bras, dans ses livres, mais les criminels sont plus à plaindre qu'à détester. « Aussi méchants soient-ils, explique-t-elle, ils peuvent être expliqués, sinon excusés. Mes lecteurs doivent pouvoir se dire : "Si j'avais été dans ce contexte, j'aurais peut-être pu agir de la sorte"... » Leurs turpitudes ne sont presque jamais crapuleuses – seulement le reflet de graves perturbations liées à leur vie et en particulier à leur enfance. La figure de l'enfant et notamment de celui qui disparaît, resurgit d'ailleurs dans tous ses textes, comme une sorte de fantôme étrange, obsessionnel. Pourquoi ? « Je trouve que c'est un bon sujet, laisse-t-elle tomber, froidement. Mais je veille à ce qu'ils ne soient pas brutalisés. »

Quoi qu'il en soit, les meurtres ne sont pas une fin en soi – plutôt la lucarne par laquelle l'écrivain examine, à la perfection, la société britannique de son temps, avec ses cruautés, ses ambiguïtés, ses phobies. « Les gens m'intéressent beaucoup, je les observe : leur manière de marcher, ce qu'ils font dans la rue. » Tout y passe, depuis la violence domestique jusqu'à la pédophilie, en passant par les problèmes liés à la drogue et à la vieillesse, en particulier dans les enquêtes qu'elle appelle les « Wexford politiques ».

« Je ne veux pas que mes lecteurs se disent : "ça, ça n'existe pas" ou "c'est impossible". Donc, je décris des types d'individus que j'ai déjà rencontrés, des lieux où je suis allée »

« Dans Simisola [paru en France en 1995, chez Calmann-Lévy], j'ai abordé frontalement le problème du racisme en milieu rural. J'ai pensé que personne n'allait vouloir lire ça, c'était si ouvertement antiraciste, politique... Et puis non, ça a marché, alors j'ai continué. » Engagée au centre gauche, Ruth Rendell est une « working peer » – autrement dit un pair actif, qui se rend à la Chambre des lords trois fois par semaine, pour se pencher sur divers problèmes de société. « J'apprends beaucoup, ce qui est bon à mon âge, affirme-t-elle. Je suis, par exemple, experte sur le sujet de l'excision, contre laquelle je me bats. » Mais c'est aussi par ses romans qu'elle entend changer des choses. « La littérature peut contribuer à modifier des mentalités, elle l'a toujours fait. » Wexford serait donc son émissaire, lui et ses états d'âme, ses gourmandises, ses surprises parfois ? Un homme sagace, lucide, avisé, qui permet à son auteur d'entrer dans tous les milieux, de côtoyer toutes les perversions, d'affronter tous les problèmes. Et de se libérer, peut-être, des grilles qui se dressent ici et là, en envoyant, à chaque livre, des citoyens derrière les barreaux. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

### Quarante années d'écriture

Née à Londres en 1930, Ruth Rendell a commencé par exercer le métier de journaliste, avant d'obliquer, presque par hasard, vers le roman policier. C'est avec l'inspecteur principal Reginald Wexford qu'a commencé sa carrière, en 1964. A l'époque, ayant cessé d'écrire pour les journaux, elle avait tenté de faire publier des nouvelles, puis un roman – sans succès. « N'auriez-vous pas autre chose ? », lui demanda l'éditeur au nez creux qui venait de lui opposer un refus. « Autre chose », ce fut *Un amour importun*,

la première aventure de Wexford, tapée à interligne simple (faute de papier) et vendue 75 livres. Plus tard, à partir de 1985 et de l'extraordinaire *Véra va mourir* (Calmann-Lévy, 1987), sans doute son plus beau livre, la romancière se servira aussi du pseudonyme Barbara Vine (sauf en France, où ce nom n'a presque jamais été utilisé) pour distinguer ses romans policiers de certains de ses textes, plus proches du suspense psychologique. *Rottweiler*, son dernier roman, est aussi le premier à être publié par les éditions des

Deux Terres, dirigées par Nina Salter. On y suit le parcours effrayant d'un meurtrier qui tue des inconnues dans la rue, sans mobile apparent. Et qui finit par retrouver, dans son passé, l'explication de ses crimes. Traduite en vingt-cinq langues, Ruth Rendell est le seul auteur à avoir jamais été couronné deux fois par le Gold Dagger Award, la plus haute récompense de l'Association britannique des auteurs de romans policiers, elle a aussi reçu deux fois le prix Edgar, décerné par les Mystery Writers of America.